"Si vous êtes si malins ... ": McCloskey et la rhétorique des économistes

Ludovic Frobert

▶ **To cite this version:**

Ludovic Frobert. "Si vous êtes si malins ... ": McCloskey et la rhétorique des économistes. ENS Editions, pp.50, 2004. hal-00241843

HAL Id: hal-00241843
https://hal.science/hal-00241843

Submitted on 6 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vivre l'économie : DN. McCloskey et la rhétorique économique

Ludovic Frobert
CNRS/ENS-LSH

[Collection *Feuillets*, série « économie politique moderne », *ENS éditions,* automne 2003. Présentation de la traduction française de l'article de DN. McCloskey, « The Rhetorics of Economics » (1983)].

Plan

Introduction

I. Le réalisme critique en acte
1.1. Pérégrinations d'une économiste
1.2. La rhétorique économique à l'œuvre

II. Turbulences méthodologiques
2.1. La méthodologie dans les années 80
2.2. La réception du texte de 1983
2.3. Les ressources intellectuelles du texte

III. Autres rhétoriciens de l'économie
3.1. Roy Weintraub
3.2. Robert Heilbronner
3.3. Albert Hirschman

IV. Bibliographie des œuvres de DN. McCloskey

V. DN. McCloskey, « La rhétorique de l'économie »

C'est en 1983 dans les pages du *Journal of Economic Literature* que D. N. McCloskey publie « The Rhetoric of Economics »[1]. L'introduction présente les trois thèmes majeurs que développe par la suite ce très long article : premièrement, les économistes ne respectent pas dans leurs pratiques de recherche les règles du discours de la méthode positive qu'ils ont officiellement

[1] DN. McCloskey, « The Rhetoric of Economics », *Journal of Economic Literature*, vol. 31, 1983, pp. 482-517.

adoptées ; deuxièmement, on observe plutôt que les économistes argumentent sur des bases larges où éléments empiriques et théoriques sont continûment accompagnés par des procédés rhétoriques ; troisièmement, il est heureux qu'il en soit ainsi dans la mesure où c'est la marche normale de l'investigation scientifique ; simplement, le point de vue positiviste retarde la pleine lucidité des chercheurs sur la nature exacte de l'enquête à laquelle tous participent et fait obstacle à une vraie communication au sein de la communauté des économistes.

Le texte de McCloskey constitue le point de départ d'une littérature très abondante consacrée au rôle des images et des métaphores en économie et, corrélativement, à un renouvellement des débats sur le statut épistémique de l'économie. Ce texte inaugure également l'ensemble des contributions que, à partir du milieu des années 80, McCloskey va consacrer spécifiquement à la rhétorique. En 1985 elle publie *The Rhetoric of Economics*, ouvrage qui développe et complète les thèses présentées dans l'article de 1983, en 1990, paraît *If You Are So Smart : The Narrative of Economic Expertise* et enfin, en 1994, *Knowledge and Persuasion in Economics*. Ces trois ouvrages forment une trilogie, le premier détaillant les proximités entre économie et poésie, le second explorant la dimension narrative des théories économiques, le troisième, enfin, présentant plus systématiquement les conséquences sur le plan philosophique de la nature rhétorique d'une partie importante du raisonnement économique.

L'article du *Journal of Economic Literature* ne constitue donc que le fragment initial de la réflexion que McCloskey va consacrer à la rhétorique économique. Ce point de départ méritait traduction dans la mesure où aucun texte de McCloskey, ou presque[2], n'est aujourd'hui disponible en français alors même que ses principales contributions furent très rapidement accessibles aux lecteurs italiens, espagnols ou japonais. Toutefois, la lecture « brute » et isolé de ce texte peut conduire à une confusion que cette présentation voudrait justement prévenir.

Dans la préface à la seconde édition (1998) de *The Rhetoric of Economics*, McCloskey explique que son ouvrage a le plus souvent été lu comme une contribution principalement philosophique [« *a philosophical treatise* »]. Dans la première édition il s'ouvrait en effet

[2] En français, ne sont actuellement disponibles que : DN. McCloskey, « Rhétorique de l'expertise économique », in V. de Coorebyter (Dir.), *Rhétoriques de la science*, Paris : PUF, 1994 ; DN. McCloskey, « Rhétorique et rationalité : Les métaphores de la science économique », *Le Monde*, 28 avril 1992.

sur trois chapitres éreintant le positivisme ou, plus largement, le « modernisme ». Ces trois chapitres forment justement l'essentiel de l'article publié deux ans plus tôt dans le *Journal of Economic Literature* et que nous reproduisons ici. Or, en 1998, McCloskey considère que cette ouverture, maladroite, faisait risquer de se méprendre sur le sens de son travail ; elle aurait dû plutôt débuter l'ouvrage plus concrètement par des études de textes économiques, en d'autres termes, par une démonstration de la fécondité des méthodes de la critique littéraire appliquées aux textes économiques. L'édition de 1998 bouleverse donc l'ordre initial : après un court chapitre consacré à présenter succinctement l'objet et les méthodes de la critique littéraire plusieurs études de cas économiques sont présentées : la première sur l'article de John Muth inaugurant la théorie des anticipations rationnelles[3], la seconde sur l'ouvrage pionnier de Robert Fogel dans le domaine de la nouvelle histoire économique[4], la troisième sur le texte fondateur de Ronald Coase sur la théorie de la firme[5]. Dans cette seconde édition, les chapitres « philosophiques » sont repoussés à la seconde partie de l'ouvrage.

Dans l'édition de 1998, les conséquences de la revendication rhétoricienne sur le plan de la méthodologie économique apparaissent désormais comme résultant d'une démarche *empirique* et non comme étant déduites d'un environnement philosophique agité par les modes et par les polémiques. Plus clairement, les intérêts intellectuels originaux de McCloskey, rapidement partagés par de nombreux autres chercheurs en histoire de l'économie, conduisent à éprouver une manière neuve et féconde d'appréhender une dimension méconnue, mais incontournable, des textes économiques. Ce qui pourrait apparaître comme les atermoiements d'un auteur préoccupé par le plan de son ouvrage manifeste chez McCloskey un soucis beaucoup plus fondamental. Le chantier qu'elle a ouvert sur le thème de la rhétorique économique n'est qu'une des dimensions d'une entreprise intellectuelle dominée par l'exigence de *réalisme*.

Deux précisions sont ici nécessaires : d'une part, souligner cette exigence de réalisme doit conduire à écarter l'accusation fréquente faisant de McCloskey la représentante sur le terrain économique d'un certain relativisme conceptuel. Il serait erroné de croire que McCloskey souscrive à l'idée déflationniste que la science économique - comme toute science - serait condamnée à ne s'occuper

---

[3] J. Muth, «Rational Expectations and the Theory of Price Movements", *Econometrica*, vol. 29, pp. 315-335, 1961.
[4] R. Fogel, *Railroads and American Economic Growth*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1964.
[5] R. Coase, « The Nature of the Firm », *Economica*, vol. 4, pp. 386-405, 1937.

que d'une réalité construite d'origine et de type socioculturel ; l'idée que le langage théorique des économistes n'a aucune possibilité « d'accroche » avec la réalité économique et sociale semble étrangère à sa vision. Mais il faut immédiatement ajouter que son entreprise ne relève pas non plus d'un réalisme naïf. Il se situe plutôt dans la proximité de ce que Jacques Bouveresse appelle un « réalisme sans métaphysique » ou, plus encore, de ce que Hilary Putnam défini comme un « réalisme à visage humain ». McCloskey partagerait sans doute l'affirmation du premier selon laquelle :

> nous devons, en tout état de cause, maintenir une distinction entre les entreprises qui visent à la connaissance objective, et qui y parviennent au moins jusqu'à un certain point, et les autres. Je précise d'ailleurs que quand je parle de « connaissance objective », je ne considère pas du tout la recherche de la connaissance objective comme le monopole de la science. Il pourrait, par exemple, y avoir aussi une réalité morale, dont nous cherchons et parvenons à acquérir une connaissance objective[6].

Elle souscrirait tout autant aux remarques du second qui, campant désormais résolument sous la bannière du pragmatisme de James et Dewey, mise sur la raison investigatrice, écrivant par exemple que « la raison dans sa totalité ce sont nos diverses manières de discerner le bien et d'y tendre. La raison ce serait donc en quelque sorte le bien appréhendé par ce que l'on croit, le bien appréhendé par la pensée », que « l'intérêt pratique se dégage de l'investigation en même temps que l'intérêt cognitif » et que « [...] ce qui vaut pour l'investigation en général s'applique à l'investigation éthique »[7].

Deux indices principaux révèlent la sensibilité et l'engagement réalistes de McCloskey : sa trajectoire d'économiste, de Chicago à Iowa, et l'approche littéraire sur cas qu'elle propose des textes économiques (I) ; « The Rhetoric of Economics » fut publié dans un contexte d'institutionnalisation de la méthodologie économique et la réception de ce travail fut l'objet de controverses vives où pu s'exprimer le comportement naturellement sanguin des économistes (II) ; travail pionnier, l'article de 1983 inaugura une vague de publications renouvelant l'étude de l'argumentation

[6] J. Bouveresse, *Le philosophe et le réel*, Paris : Hachette, 1998, p. 47.

[7] H. Putnam, *Définitions*, Combas : L'éclat, 1992, p. 79, p. 76 et p. 74. Le pragmatisme est une théorie de la connaissance développant la définition de la vérité d'un énoncé par le consensus obtenu à son propos dans une communauté idéale de chercheurs.

économique, explorant plus avant les relations entre économie et littérature et approfondissant au final les incidences méthodologiques du contenu rhétorique du discours économique (III).

I. Le réalisme critique en action

Stephen Ziliak note bien opportunément que « economists have not experienced in their tribe anyone quite like Deirdre McCloskey »[8]. Cette singularité ressort à une certaine manière de *vivre* l'économie, manière que traduisent parfaitement des épisodes significatifs de sa biographiques, d'une part, d'autre part, une approche originale des textes économiques.

I.1. Pérégrinations d'une économiste

Lorsque DN. McCloskey publie l'article de 1983 elle a déjà manifesté son soucis de ne jamais se laisser emprisonner dans une identité ; une douzaine d'année plus tard son changement de genre [*Gender*] confirmera, s'il le fallait, sa réceptivité à l'expérience, dans le sens le plus large[9]. Une vingtaine d'années auparavant, étudiant

[8] ST. Ziliak, « DN. McCloskey and the Rhetoric of a Scientific Economics », in DN . McCloskey, *Measurement and Meaning in Economics : The Essential Deirdre McCloskey*, (ed. ST. Ziliak), Cheltenham, UK and Northampton, USA : Edward, Elgar, 2001, pp. IX-XXI, p. IX.

[9] Notons simplement qu'il pourrait être fructueux dans le cadre d'une biographie intellectuelle plus large de McCloskey de s'inspirer des indications de Richard Shusterman qui invite à étendre la conception pragmatiste de l'expérience présente chez Dewey – et qui substitue au fondationnel le transformationnel - au domaine du non-discursif et à la dimension somatique de l'existence ; il note alors judicieusement que « si la philosophie adopte pour but pragmatiste, non pas le fondement de la connaissance, mais la production d'une expérience vécue supérieure, il n'y a pas lieu de la confiner au seul champ de la vérité discursive et au jeu de langage de sa justification, alors il ne lui est pas nécessaire de se limiter au domaine de la vérité discursive et aux jeux de langage de leur justification. La philosophie peut se donner plus directement pour but pratique une amélioration de l'expérience en défendant et en intégrant les pratiques qui réalisent cela. Et si la pratique de l'invention linguistique fournit un tel outil, pourquoi la pratique des disciplines somatiques centrées sur le non discursif n'en fournirait-elle pas un complémentaire ?» ; en ce sens citant les exemples de James, Dewey ou Foucaut il défend une « vision de la philosophie comme mode de vie centrée sur une discipline réfléchie du corps » et en appelle à la « réaffirmation d'un besoin d'attention critique à la variété des pratiques somatiques à travers lesquelles nous pouvons poursuivre notre quête de la connaissance et de la création de soi, une quête de la sagesse et de la beauté, de la

l'économie à l'Université d'Harvard elle avait adhéré au positivisme ambiant qui, avec ses exigences de pureté et de dureté, s'adaptait parfaitement à l'ethos conquérant des jeunes économistes ; « The non-philosophical economists talk about hypotheses, verifiability, observable implications, meaningful statements, science vs. pseudo-science, the unity of sciences, the emulation of physics, the fact/value split, prediction and control, hypothetico-deductive systems, axiomatization, and the formalization of languages »[10]. Travaillant avec John R. Meyer en économétrie et avec Alexander Gerschenkron en histoire, elle participe alors à l'essor de la nouvelle histoire économique très quantitative et peut présenter une thèse de doctorat remarquée sur l'histoire de la sidérurgie anglaise entre 1870 et 1914[11]. Déjà toutefois elle s'interroge sur une démarche pouvant autoriser à écrire une telle somme sur un épisode de l'histoire britannique sans l'aide de connaissances historiques autres que strictement quantitatives et sans solliciter d'autres matériaux. En 1968, elle débute son enseignement à l'Université de Chicago où, outre les cours de base, elle forme surtout les étudiants à la nouvelle histoire quantitative et à son application à l'histoire économique des Etats-Unis et de l'Angleterre.

Toutefois, dès le début des années 70 elle commence à exprimer une nette insatisfaction sur la suffisance d'une approche que validait une lecture caricaturale de l'essai de 1952 de Milton Friedman sur l'économie positive[12]. Plusieurs épisodes marquent son éloignement progressif ; une collaboration avec les chercheurs du département d'histoire de l'Université de Chicago lui signale l'étroitesse de sa démarche, ce que lui confirmera un séjour d'étude d'un an à la *London School of Economics* en 1975-1976. En outre, elle est heurtée par l'intolérance de la figure dominante du département d'économie de Chicago, Georges Stigler, arc-bouté sur son positivisme ; « l'éthique de la conversation, à Chicago, était définie et contrôlée par Stigler »[13], notera-t-elle ironiquement plus tard. Au milieu des années 70 elle commence donc à lire sérieusement les

---

reconstruction de l'expérience immédiate dans une vie améliorée », Richard Shusterman, *Sous l'interprétation*, Combas : L'éclat, pp. 100-105 ; également, du même, *Vivre la philosophie : pragmatisme et art de vivre*, Paris : Klincksieck, 2001.

[10] DN. McCloskey, *Knowledge and Persuasion in Economics*, Cambridge: Cambridge University Press, 1994, p. 4.

[11] Publiée par les Harvard University Press en 1973, sa thèse *Economic Maturity and Entrepreneurial Decline : British Iron and Steel, 1870-1913*, lui valu le Prix DA. Wells.

[12] M. Friedman, «The Methodology of Positive Economics", in *Essays in Positive Economics*, Chicago: University of Chicago Press, 1953.

[13] DN. McCloskey, *Knowledge and Persuasion in Economics*, ouv., cit., p. 14.

auteurs qui ont récemment renouvelé histoire et philosophie des sciences ; Karl Popper, Imre Lakatos, Thomas Kuhn, Paul Feyerabend, Stephen Toulmin. Ces lecture lui confirment que « personne en économie n'avait été mis au courant de la mort du positivisme ». En 1980, son collègue du département d'anglais, Wayne Booth qui avait publié peu avant *Modern Dogma and the Rhetoric of Assent* lui propose alors de plancher sur le thème de la rhétorique économique dans le cadre d'un séminaire interdisciplinaire sur l'argumentation. La rupture avec Chicago intervient peu après et elle émigre alors à l'Université d'Iowa où elle demeurera jusqu'en 1999[14]. Continuant à enseigner en histoire et en économie, McCloskey développe alors avec Judith Nelson le *Program on the Rhetoric of Inquiry* lieu d'échange interdisciplinaire se voulant respecter « la tolérance de la démocratie » et pointant alors les faiblesses du positivisme. Les principaux résultats de cette entreprise collective sont publiés dans la collection *The Rhetoric of Inquiry* publiée aux *Wisconsin University Pre*ss, et dans la collection *New Practices of Inquiry*, publiée aux *Chicago University Press*. Les recherches sur la rhétorique économique ne signifient nullement chez McCloskey un reniement : la nouvelle histoire économique constitue toujours l'une de ses priorités : elle continue d'ailleurs à y publier[15] et participe activement à la vie institutionnelle de ce domaine[16]. Son apport sur ce terrain constitue d'ailleurs une part importante de sa réputation d'économiste[17]. Ce qu'elle ne pouvait accepter, dès 1983, c'est l'arrogance qui accompagne parfois l'emploi exclusif des outils quantitatifs en économie, arrogance qui procède selon lui d'une conception méthodologique fallacieuse. Quelques précisions sont encore nécessaires.

Les chroniques très personnelles que McCloskey publie régulièrement depuis 1992 dans les colonnes de la *Eastern Economic Review* permettent de saisir la dimension tacite de son projet

---

[14] Depuis 1999, McCloskey est Distinguished Professor à l'Université d'Illinois à Chicago et depuis 2001 Tinbergen Professor à l'Erasmus University à Rotterdam en économie, philosophie, art et cultural studies.

[15] En 1981, elle publie un recueil, *Enterprise and Trade in Victorian Britain : Essays in Historical Economics* et en 1987, *Econometric History*. Elle a en outre, édité plusieurs éditions critiques de classiques dans le domaine.

[16] Dans la période qui nous intéresse plus spécialement ici, elle a par exemple été de 1980 à 1986 co-editeur du *Journal of Economic History* et co-fondateur de *l'International Cliometric Society*.

[17] Notons simplement que de 1994 à 1997 elle était membre du comité exécutif de l' *American Economic Association* et du comité de rédaction de l' *American Economic Review*.

intellectuel[18]. Une anthropologie personnelle, généreuse mais exigeante, et prioritairement intéressée par la *construction de l'identité* paraît en constituer le socle. Elle récuse la vision étriquée faisant du comportement humain la résultante de l'instinct ou du conditionnement, insiste sur la complexité des déterminants de l'action et souligne la capacité des individus à interroger de façon critique leurs propres préférences. Si le fonds individualiste du projet est primordial, il faut immédiatement ajouter que cette vision optimiste de l'homme prends appuie sur une réflexion solide sur les institutions. L'importance des valeurs et des croyances partagées est assumée par McCloskey à travers des commentaires réitérées d'une part, sur le rôle de l'éducation, d'autre part, sur le rôle du marché – loué pour ses propriétés politiques et sociales de coordination-communication plus que pour ses propriétés strictement économiques. Si une telle orientation d'ensemble est privilégiée c'est que la réflexion de cette économiste intègre au premier chef la question de l'intérêt pratique ; c'est une réflexion sur le mieux qui est proposée et ce mieux, défini par une adaptation plus étroite au milieu, est conditionné par le respect des règles de l'investigation.

Cette sensibilité « théorique » personnelle explique en grande partie le bilan très contrasté qu'elle présente de la recherche économique contemporaine. D'un côté, elle loue une pratique magistrale de la recherche économique qu'elle observe chez quelques figures emblématiques, Armen Alchian, Robert Fogel, Barbara Bergman, Thomas Schelling, Amartya Sen ou d'autres encore. Ceux-ci ont pris la mesure d'une science spéciale vouée par définition à la recherche du mieux tel qu'il se pose concrètement et ordinairement dans chaque contexte particulier. Une science qui doit incessamment, pour relever son pari, briser les routines, solliciter des outils originaux, échanger avec ses voisines, autres sciences sociales pour se situer sur le registre de l'invention du réel plus que sur celui de sa découverte. D'un autre côté, McCloskey stigmatise les routines lourdes de la recherche économique contemporaine. Sa cible principale est ici l'économie samuelsonienne et l'école du MIT. Elle vise en premier lieu la spécialisation excessive des économistes qui a conduit selon elle cette communauté de chercheur à fonctionner sur le mode de l'autosatisfaction plutôt que sur celui de l'autocorrection, qui a favorisé une tendance à l'autisme vis-à-vis des autres sciences sociales et qui a permis l'adoption de comportements purement productivistes

[18] Ces chroniques, ainsi que d'autres publiées dans *Scientific American*, *American Scholars* ou *Reason*, ont été réunies ans D. N. McCloskey, *How to Be Human Though an Economist*, Ann Harbor : University of Michigan Press, 2000.

et consuméristes chez les jeunes parangons de la discipline. Mais elle reproche surtout à l'économiste d'avoir calqué son travail sur celui du mathématicien plutôt que sur celui du physicien. Deux habitudes de travail sont ici sérieusement écornées par McCloskey : celle consistant à pratiquer l'économie sur un tableau noir [« *blackboard economics* »] en étant plus concerné par la quête de théorèmes d'existence que par l'enquête sur les réalités économiques concrètes, et celle consistant à adopter une attitude fétichiste concernant les tests de significativité statistique. La réflexion sur le mésusage de ces tests constitue aujourd'hui un élément important de sa réflexion ; elle estime que les économistes dans leur majorité, en dépit d'avertissements lancés dès les années trente par des statisticiens-économistes comme ES. Pearson ou Abraham Wald ont le tort de subsumer la notion de « significativité économique » sous celle de « significativité statistique ». Il serait en effet selon elle beaucoup plus judicieux d'avancer dans la reconnaissance de la dimension « substantielle » de la « significativité économique ». En d'autres termes, très proche ici même des thèses de Stephen Toulmin sur l'argumentation[19], elle estime nécessaire d'entamer l'empire qu'exerce un certain type de raisonnement analytique en économie – avec ses critère et standards invariables d'évaluation de la validité d'un argument – pour mieux développer une approche plurielle attentive au rôle du contexte de la justification. Elle éclaire d'ailleurs significativement son point de vue de la façon suivante :

> The point can be put most sharply by supposing that we knew the coefficient to be, say 0.85. Suppose God told us. God does not play dice with the universe, and Hers is not merely probabilistic assurance. Would the scientific task be finished? No, it would not. We would still need to decide, by some criterion of why it matters (a human, not a divine, concern), whether 0.85 is high enough to affirm the theory. *No mechanical procedure can relieve us to this responsibility*. Nor is it a decision that should be made privately, as a matter of "mere opinion". It is the most important scientific decision, and it should be made out in the open. The test of significance doesn't make it[20]

[19] S. Toulmin, *The Uses of Argument*, Cambridge : Cambride University Press, 1958.
[20] DN. McCloskey, *How to Be Human Though an Economist*, ouv., cit., p. 190.

On vérifie ici que l'hommage rendu incessamment par McCloskey à la connaissance empirique –factuelle et historique – et à certains de ses principaux représentants en économie Wesley Clair Mitchell ou Wassily Léontieff, par exemple, traduit son attachement à un réalisme critique. Ce que traduisent tout autant certains de ses développements récents sur l'avenir de la méthodologie économique et sur l'espoir qu'elle place dans l'essor de procédures de simulation et calibrage déjà utilisées dans de nombreux champs de la physique, de la biologie, mais également de l'histoire.

I.2. La rhétorique économique à l'œuvre

Vincent Descombes rappelle opportunément que dès ses premiers pas chez Kant la réflexion pragmatiste prends la forme d'une théorie de la connaissance prioritairement attentive à l'action humaine. Il précise encore,

> Le sens kantien du mot pragmatique prend lui-même appui sur l'acception traditionnelle de sa variante latine. Est « pragmatique » ce qui a un lien aux affaires à régler et à décider, avant tout les affaires politiques et les cas judiciaires. Les sources premières de toutes les théories de l'agir humain sont, inévitablement, le droit et l'art rhétorique. Ce sont les juristes et les rhéteurs qui ont d'abord affiné toutes ces notions que nous qualifions trop vite de « psychologique » : l'intention, le motif, l'intérêt, la créance, etc. Si l'anthropologie, prise au sens large, doit être traitée du point de vue pragmatique, il faudra que ce soit en référence constante à une pensée du droit, des institutions et de la justification par le discours. Les notions de personne, de règle de justice, de rationalité pratique et de preuve oratoire seront indispensables à la description anthropologique[21].

C'est dans une telle perspective qu'il faut entendre la question que McCloskey pose de façon incessante : comment les économistes persuadent ? Ils persuadent, comme cela peut se faire dans un tribunal, en sollicitant une argumentation complexe et rigoureuse, ne se

[21] V. Descombes, « Science sociale, science pragmatique », in *Critique*, 47 (529-530), 1991, pp. 419-426.

réduisant pas au raisonnement analytique ; une argumentation qui, en économie moins qu'ailleurs, ne peut s'abstraire de son contexte si elle veut persuader. L'économiste authentique est donc celui qui est capable d'engager de fructueuses transactions avec son environnement. Ce point de vue, McCloskey l'exprime parfaitement dans les singuliers fragments biographiques qu'elle consacre à certaines grandes références contemporaines de l'économie. Singuliers car, en première lecture, elle présente ces économistes – qu'elle a connu le plus souvent personnellement – sous un jours inattendu, évoquant surtout la passion de Fogel, le flegme de Gerschenkron, la curiosité et le sens de l'étonnement d'Alchian[22] ; chez tous en outre - et ici la note qu'elle consacre à Barbara Bergman est certainement la plus révélatrice – c'est une capacité à communiquer activement avec leur milieu qui est souligné. Mais il ne faut pas se méprendre : ce qu'elle signale ici c'est comment, non content de vouloir connaître le monde, ces économistes ont de surcroît voulu en améliorer l'usage et sont pour cela eux même entrés dans le jeu.

C'est très certainement son intérêt récent pour le projet de Ronald Coase qui révèle le mieux son intention. Le commentaire d'un texte tel que « La nature de la firme » que publie Coase en 1937 dans *Economica* et qui est considéré aujourd'hui comme l'un des classiques de la littérature économique sur le rôle de l'organisation dans un système de marché, permet à McCloskey de souligner les raisons pour lesquelles il est si important d'étudier sur cas la fonction d'auteur en économie : cela permet de montrer que c'est toujours par le biais d'une argumentation complexe que l'économiste commerce avec le réel et participe ainsi à sa transformation ; « the point is that science uses art for urgent practical purposes daily… The claim here is not the vulgar and modernist figure of logic that economics is mere humanism because it is a failure as a science. The claim is that all science is humanism (and not "mere" about it) because that is all there is for humans"[23]. A ce titre, l'étude du texte de Ronald Coase est doublement demonstrative : Coase est en effet, selon les termes de McCloskey, un "*attorney of economics*"[24]. Un tout jeune économiste sans notoriété qui, dans un contexte politique dominé par les débats intenses sur la possibilité du calcul économique en régime collectiviste, prétend contribuer de façon décisive au problème

[22] Ces notes biographiques sont reprises dans DN. McCloskey, *How to Be Human Though an Economist*, ouv., cit., 2000.
[23] DN. McCloskey, *The Rhetoric of Economics*, 2e ed., Madison: The University of Wisconsin Press, 1998, p. 21 et p. 23
[24] *Ibid.*, p. 90.

majeur que rencontre l'analyse économique de son temps doit résoudre un problème : « *The problem*, précise-t-elle, *was to establish in the reader's mind a character worth listening to* »[25]. Le titre, pour le moins ambitieux, joue un rôle dans ce sens, mais c'est surtout sur l'appareil rhétorique – style, arrangement, invention - que se concentre McCloskey. Coase débute son article par plusieurs concessions apparentes à un style qui au milieu des années trente est alors en voie de rapide développement chez les économistes, un style soumis au dictat du rationalisme Cartésien. Mais selon McCloskey cette entame constitue un leurre – un hameçon - car Coase n'entend nullement se soumettre aux sirènes de l'axiomatisation que commençaient à apprécier sans modération les économistes ; « *In the event,* note-t-elle, *his was a British, empirical, and nonmathematical approach, altogether scrappier and less formal* »[26]. La trajectoire intellectuelle de Coase fournie plusieurs indications intéressantes : étudiant à la *London School of Economics* à la fin des années vingt, il disait surtout s'être passionné pour les cours de législation industrielle, n'étant attiré sur le versant économique que par les enseignements appliqués d'Arnold Plant. Nommé en 1930-1931 à la *School of Economics and Commerce* de Dundee, son enseignement concerne en priorité le domaine de l'économie industrielle ; d'autres épisodes encore soulignent l'option empirique de la démarche de Coase ; en bref, « *Coase has been from the beginning of his career a keen visitor of economic sites, an astronomer of the business world, engaging for example in economic sociology in his trip to America in 1932 while he was wrestling with the theory of the firm* »[27]. McCloskey suggère que l'intérêt manifesté par Coase pour l'épaisseur juridique des activités économiques se reflète directement dans son style : « *Coase's core rhetoric, however, as becomes apparent after a page or two, is not Cartesian or Scientific or Treatise-like. It is lawyerly* »[28]. C'est un style emprunté aux écoles de droit et non aux départements d'économie. C'est un style original qui contraste avec les habitudes de l'économistes car Coase traite ses dilemmes habituels comme s'ils s'agissaient d'affaires ou de causes, au sens juridique des termes. Le plus souvent l'argumentation prends ici la forme d'une débat raisonné alors qu'un autre trait typique de la prose juridique de Coase – là encore en contraste avec le style qu'adoptent désormais les économistes - est l'appel fréquent à la pertinence politique. De même,

[25] *Ibid.*, p. 87.
[26] *Ibid.*, p. 88.
[27] *Ibid.*, p. 92.
[28] *Ibid.*, p. 88.

note McCloskey la présence constante du fait dans l'argumentation est à relever ; Le recours constant aux faits concrets – que signale aussi la récurrence de l'expression « Le fait est que… » - donne une vraisemblance originale au texte car ce n'est pas simplement la cohérence logique qui fait ici autorité. L'arrangement du texte est lui-même significatif, l'auteur ordonnant son argumentation en respectant les six partie traditionnelles du discours classique, *exordium, narratio, partitio, probatio, refutatio, peroratio*.

La contribution de Coase vérifie la lecture rhétorique également sur le registre de l'invention. Alors que le style et l'arrangement relèvent du registre juridique, son invention est indiscutablement économique. *« What is so deeply economistic and unlawyerly about Coase's reasoning is its apparent turning away from the matter at hand in order to settle it by looking at the alternative. It would be as though a lawyer defending a thief were to argue that after all the man could have been murdered, too, and should therefore be given credit for his restraint. An economist looks always at the other possibilities in a world of imagination, the opportunity cost, the alternative forgone by the question in action"*[29]. Ainsi l'innovation contenue dans le texte de 1937 peut précisément être repérée et a consisté à franchir la distance séparant l'économie et le droit, non pour déserter l'un des deux domaines au bénéfice de l'autre ni pour favoriser une quelconque annexion mais plutôt comme McCloskey le souligne judicieusement pour créer une nouvelle audience « *that could appreciate a lawyerly style of respect for facts and disputation combined with an economistic choice of postulate* »[30].

Selon McCloskey, l'intention de Coase a donc été de replacer la communication au cœur de l'économie. Il réactive une réflexion sur l'action commune. L'homoeconomicus est rationnel sans doute, mais il ne discute pas ; "*the faculty of speech, so much the stock-in-trade of lawyers, is a mystery to economists*"[31]. Or McCloskey estime que c'est contre cette vision que Coase élabore la notion de coût de transaction. Elle note, « *Coase's transaction costs are in fact the cost of talking* ». Les considérations économiques habituelles – l'efficacité – sont intégrées, mais accompagnées ici d'une réflexion sur le langage et les valeurs communes. Cette sensibilité au contexte de la justification explique l'adoption par Coase d'une économie « Gothique » attentive à la contingence et au pluralisme et assumant en outre l'inversion de la théorie et de la pratique. Comme le résume finalement McCloskey,

[29] *Ibid.*, p. 94.
[30] *Ibid.*, p. 94.
[31] *Ibid.*, p. 96.

sollicitant là encore les recherches de Toulmin, « *Coase's approach to economics is in this sense precisely casuistic, looking for the stories and metaphors and facts and logics that fit the case at hand, and avoiding the unreasonable obsession with one of them alone. A style of ethical storytelling that insist that case matter as much as principles is foreign to most modern economics. As Coase has argued since 1937, largely heeded, economics and law need a rhetoric that is lawyerly and economictic at the same time*"[32].

II. Turbulences méthodologiques

La parution de « The Rhetoric of Economics » constitua un événement, au sens plein du terme, dans le domaine de la méthodologie économique. Coïncidant avec une période d'institutionnalisation rapide de ce champs de la recherche économique cette parution focalisa de nombreux débats : Il fut rendu-compte de l'article aussi bien dans les grandes revues généralistes que dans des supports plus spécialisés : les historiens des idées et de la méthodologie économiques, les Nouveaux Autrichiens, les Institutionnalistes, les Radicaux, d'autres encore, tentèrent de relever le challenge. Au total, *The Rhetoric of Economics* (1983 et 1985) comptabilisa plus de cinquante comptes-rendus et commentaires. Il ne sera possible ici que de donner une interprétation synthétique de ces débats en détaillant le contexte (1), en schématisant quelques lectures types (2), enfin en jaugeant les réponses et précisions proposées par McCloskey (3).

II.1. La méthodologie économique dans les années 80

« The Rhetoric of Economics » paraît au moment où s'institutionnalise le domaine de la méthodologie économique[33]. A une période scandée par des contributions majeures mais isolées succède la constitution d'un véritable champ de recherche identifiable par ses institutions – revues, anthologies, colloques[34] – et par la

[32] *Ibid.*, p. 99.
[33] Sur cette conjoncture, RE. Backhouse, « New Directions in Economic Methodology », in RE. Backhouse (ed.), *New Directions in Economic Methodology*, London & NY: Routledge, 1994, pp. 1-24.
[34] La parution de nouvelles revues spécialisées constitue un excellent indice. Relayant la tentative plus ancienne de *History of Political Economy* (lancée en 1968), des revues comme *Research in the History of Economic Thought and Methodology*

structuration de ses débats. Sur ce point l'élément le plus significatif concerne la volonté d'articuler une réflexion propre sur la méthodologie économique aux débats récents qui renouvelaient alors le domaine de l'histoire des sciences.

The Methodology of Economics publié par Mark Blaug en 1980 constitue le point de départ de la nouvelle littérature dans ce domaine. L'ouvrage s'ouvre par la présentation du champ de la philosophie des sciences, évite de se focaliser sur le seul problème de la méthode hypothetico-déductive, et présente les récentes avancées dues à Kuhn, Lakatos ou Feyerabend. Il se poursuit par une présentation des moments forts de l'histoire de la méthodologie économique et s'achève par plusieurs études de cas relevant de différents champs de la recherche économique. L'ouvrage innovait sur plusieurs points : s'il se présentait comme l'un des tous premiers manuels dans le domaine, il proposait également une interprétation forte invitant à s'appuyer sur les récents acquis de la philosophie des sciences : selon Blaug, l'économiste a tout à gagner à mobiliser les critères du falsificationnisme Popperien et à revendiquer une méthodologie prescriptive donnant les moyens de démarquer science et non-science. Le chapitre conclusif était l'occasion pour Blaug de résumer son point de vue. Il observait que les années 70 avaient été décrites par des auteurs comme Léontieff, Phelps ou Ward comme des années de crise de l'analyse, crise due essentiellement à une perte complète de pertinence de la théorie économique s'expliquant prioritairement par une fuite dans la sophistication mathématique. Blaug se démarquait en partie de ce diagnostic en soulignant que ce n'est pas tant l'usage de l'outil mathématique qui pose problème mais plutôt le refus général des économistes de faire subir à leur théorie le risque d'une infirmation: « My own contention, by way of contrast, is that the central weakness of modern economics is, indeed, the reluctance to produce the theories that yield unambiguously refutable implications, followed by a general unwillingness to confront those implications with the facts »[35] . Plusieurs domaines de la recherche économique depuis 1945 étaient selon lui en cause : théorie du choix du consommateur, théorie de la croissance. Toutefois le biais était plus manifeste encore dans les recherches sur l'Equilibre Général. Les travaux classiques de Arrow, Debreu ou McKenzie ont sans doute favorisé des progrès, mais sur le seul plan de la logique et au

(1983), *Economics and Philosophy* (1985) ou *Methodus* (1989) - qui deviendra le *Journal of Economic Methodology* (1995) – apparaissent dans un court intervalle.

[35] M. Blaug, *The Methodology of Economics*, Cambridge : Cambridge University Press, 1980, p. 254.

détriment de toute pertinence par rapport aux problèmes réels. Sur le plan de la recherche empirique, le tableau n'est pas plus réjouissant puisque les économistes se contentent le plus souvent du critère très imparfait de vérification de leur théorie. Blaug remarquait que ces faiblesses sont loin d'être le seul apanage de l'économie orthodoxe et il estimait que ces défauts affectent plus encore les courants critiques tels que les Radicaux, les Institutionnalistes ou les Nouveaux Autrichiens. Toutefois il considérait que les économistes néo-classiques ont ici moins d'excuse que quiconque car, comme il le soulignait,

> they preach the importance of submitting theories to empirical tests, but they rarely live up to their declared methodological canons. Analytical elegance, economy of theoretical means, and the widest possible scope obtained by ever more heroic simplification have been to often prized above predictability and significance for policy question. The working philosophy of science of modern economics may indeed be characterized as "innocuous falsificationism"[36].

Deux raisons sont alors à l'origine de cette attitude : d'une part, une difficulté à se positionner de façon pertinente face aux exigences pratiques de l'économie. Mais selon Blaug, ce n'était certainement pas en effaçant la distinction entre le positif et le normatif que l'on remplira l'agenda de l'économiste sur le plan politique ou moral ; d'autre part, la difficulté traditionnelle à expérimenter et à tester en économie. Mais là encore Blaug soulignait que cette difficulté n'invite pas à la reddition mais plutôt à la persévérance et il en appelait ici au progrès tant sur le plan théorique que pratique de l'économétrie. Finalement, si l'économie doit se ranger aux directives d'une méthodologie prescriptive, il s'avère qu'en dépit de nombreux défauts, c'est très probablement le programme de recherche néo-classique plus que ses principaux rivaux qui, en ayant fait progresser le pouvoir prédictif de la théorie, demeure le moins décevant. L'interprétation de Blaug conduisait donc à deux enseignements majeurs : premièrement il faut exiger l'application d'une méthodologie prescriptive exigeante en économie s'appuyant sur les critères poperriens ; deuxièmement, le test des différents programmes de recherche en économie montre que la situation générale n'est pas brillante. Toutefois, au sein de cette morosité, il s'avère que le programme de recherche néo-classique est celui présentant d'assez loin le bilan le moins piteux.

[36] *Ibid.*, p. 259.

La tentative de Blaug renouait en fait avec l'inspiration de TW. Hutchison qui, dès 1938, en réaction au déductivisme de Robbins avait introduit une première fois les exigences du falsificationnisme sur le terrain de la méthodologie économique[37]. C'est toutefois dans les années 70 que les échanges entre Popper, Kuhn et Lakatos qui étaient au cœur du débat sur « The growth of knowledge » ont été collectivement réceptionnés par les économistes qui virent dans la méthodologie des programmes de recherche scientifique de Lakatos un compromis intéressant entre les positions trop prescriptive de Popper et celles plus relativistes de Kuhn. Deux dates encadrent l'ouvrage de Blaug. 1/ La publication en 1976 des actes du colloques de Naphlion qui étudiait la fécondité de ces problématiques à l'histoire et à la méthodologie de l'économie[38] ; 2/ le bilan critique qui fut porté à l'ensemble de ces débats et tentatives une quinzaine d'années après, entre 1988 et 1993[39]. Lors de ces derniers débats, à côté de la défense réitérée du falsificationnisme par Blaug ou Hutchison, deux types de critiques furent avancées : la première considérait qu'on ne pouvait demeurer attaché au falsificationnisme poperrien strict, mais que néanmoins il fallait conserver du message de Popper l'appel en faveur d'une posture méthodologique critique ; la seconde jugeait que l'entreprise poperrienne avait failli en raison de ses faiblesses philosophiques, et qu'il fallait donc désormais avoir recours à d'autres inspirations philosophiques.

C'est dans cette seconde catégorie que se situe indiscutablement l'article de McCloskey sur la rhétorique économique dont l'inspiration puise largement à ce que John Rajchman et Cornell West ont désigné sous le terme de « philosophie post-analytique »[40]. Mais dans un contexte intellectuel caractérisé par la dénonciation de l'intégrisme méthodologique de Blaug, le texte de McCloskey fut

---

[37] Sur ce point, Ph. Mongin, « La méthodologie économique au 20e siècle », in A. Béraud et G. Faccarello, *Nouvelle Histoire de la Pensée Economique*, Paris : La Découverte, 2000, tome 3, chapitre 36.

[38] SJ. Latsis (ed.), *Method and Appraisal in Economics*, Cambridge: Cambridge University Press, 1976.

[39] De Marchi N. (ed.), *The Popperian Legacy in Economics*, Cambridge : Cambridge University Press, 1988 ; de Marchi N. & Blaug M. (eds.), *Appraising Economic Theories: Studies in the Methodology of Research Programmes*, Aldershot: Edward Elgar, 1991; de Marchi N. (1993), *Post-Popperian Methodology of Economics: Recovering Practice*, Boston, Dordrecht and London: Kluwer, 1993.

[40] J. Rajchman & C. West, *Post-Analytic Philosophy*, Columbia University Press, 1985; traduction française, *La pensée américaine contemporaine*, Paris: PUF, 1991. Sur le lien entre cette conjoncture philosophique marquée par le pragmatisme et la croissance des travaux sur la rhétorique, voir S. Mailloux, « Sophistry and Rhetorical Pragmatism », in S. Mailloux (ed.), *Rhetoric, Sophistry, Pragmatism*, Cambridge : Cambridge University Press, 1995, pp. 1-31.

perçu par les économistes comme son antithèse, comme un manifeste en faveur de la plus complète licence méthodologique.

II.2 La réception du texte

Dans un ouvrage consacré à la rhétorique et fortement motivée par l'action, Albert Hirschman conseille opportunément l'usage du tableau ; il précise, que « tout en facilitant la besogne par sa présentation même [le tableau] incite à s'interroger sur un certain nombre d'interactions et de corrélations entre les différentes positions »[41]. Si l'on écarte certaines lectures assez planes de l'article de McCloskey, on peut commodément résumer la réception de son texte au tableau suivant :

	Validation sous réserve de l'économie standard	**Rejet de l'économie standard**
Adoption méthodologie prescriptive stricte	1/ Blaug, Hutchison	2/ Rosenberg
Adoption méthodologie pluraliste		3/ Klamer, Mirowski

Trois lectures critiques types se détachent donc:

1/ *Critiques de Blaug et Hutchison*

La première catégorie regroupe ceux qui estiment que la rhétorique, méthodologie essentiellement descriptive, efface la ligne de démarcation entre science et pseudo-science et conduit au relativisme ; ce relativisme pénalise surtout les secteurs progressifs de l'économie standards qui sont finalement assez nombreux. Cette attaque est portée à McCloskey par les partisans du falsificationnisme, Mark Blaug ou Terence Hutchison[42]. L'absence d'un code

[41] A. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris : Fayard, 1991, p. 220.

[42] De nombreux autres auteurs, ne partageant pas le falsificationnisme pur et dur de Blaug ou Hutchison, mais attachés à l'idée de la nécessité de standards méthodologiques clairs ont eux aussi dénoncé ce qu'ils percevaient comme un relativisme ; voir, à titre d'exemple, le très significatif, D. Hausman et

méthodologique clair rend impossible toute comparaison entre programme de recherches concurrents en économie, et rend également impossible, à l'intérieur d'un programme de recherche, la séparation entre les domaines qui sont progressifs et ceux qui ne le sont plus. Dans cette perspective, le domaine de la rhétorique économique est donc assimilé à un des principaux vecteurs de propagation du relativisme.

Le travail de Blaug ou Hutchison consiste on l'a vu à présenter une évaluation positive et normative du programme de recherche néo-classique. Ils commencent en récusant l'idée que les travaux relevant des compétences de l'économie pure constituent le cœur de ce programme. L'un et l'autre sont ainsi extrêmement critiques à propos des recherches effectuées dans le domaine de l'équilibre général entre 1930 et 1970 qui exemplifient au plus haut point la dérive formaliste en économie : dans ce secteur, comme le juge par exemple Hutchison, « after decades of ingenious manipulation, efforts petered out with the level of abstraction almost as far-fetched as it had been « optimistically », from the start, with any significant real-world relevance as far away as ever »[43]. Dans un second temps ils montrent alors que des pans entiers de la recherche économique contemporaine passent avec succès les tests prévus par la méthodologie lakatosienne. Blaug procédant à une évaluation de douze domaines cruciaux de la science économique présente (théorie et mesure des inégalités, rôle des innovations sur le changement socio-économique, analyse input-output, etc…) signale qu'ils vérifient la définition du progrès théorique – « greater precision in the definition of terms and relationships between terme and, in general, improved conceptual clarity, frequently accompanied by analytical innovations » - et du progrès empirique – « a deeper grasp of the inner spring of economic behaviour and hence of the operations of the economic system »[44]. Blaug ou Hutchison insistent à plusieurs reprises sur le fait que l'évolution récente de la discipline oblige à dresser un bilan partagé mais globalement positif dans la mesure où, si une dérive scolastique a été indiscutable dans certains domaines, dans d'autres domaines en revanche, ce qui a surtout prévalu ce sont les progrès de la recherche empirique. Dès lors, ils leur apparaît peu judicieux, comme ont pu le faire certaines critiques, d'assouplir les directives prescriptives du

---

MS. McPherson, « Standards », *Economics and Philosophy*, vol. 3, 1988, pp. 1-7.

[43] TW. Hutchison, *Changing Aims in Economics*, Oxford (UK) and Cambridge (USA) : Blackwell, 1992, p. 36.

[44] M. Blaug, « Confessions of an unrepentant popperian », in R. Backhouse (ed.), *New Directions in Economic Methodology*, ouv., cit., p. 116 et 117.

falsificationnisme. Commentant, par exemple, les tentatives de Bruce Caldwell ou de Wade Hands de situer la fécondité de Popper en matière de méthodologie économique dans son rationalisme critique et non dans son falsificationnisme Blaug écrit qu'on aboutit à une « prescriptive methodology with very little content ». En fait le risque principal de cet assouplissement est d'ouvrir la voie au « fléau du constructivisme ». Hutchison exprime ici leurs griefs le plus clairement. C'est la perte de vue graduelle du caractère pratique de l'économie, de son rôle de guide de la politique économique, qui a favorisé l'affirmation de préceptes méthodologiques ultra-permissifs, et tout spécialement, du mouvement de la rhétorique et de sa critique du modernisme : Hutchison décrit cette tendance de la façon suivante :

Long accepted standards and criteria are dismissed as « positivist », or « modernist », while no clear or coherent conventions, rules, or standards are put in their place, only the most nebulous and evasive rhetorical fudging, laced with sanctimonious preaching about « goodness of argument » (by people obviously to be regarded as exceptionally well endowed with these qualities) that « clarity », « honesty », and « tolerance » are the only methodological principles which the economists needs, and that it is pompous and, above all, intolerant, to propose distinctions or guidelines which may help towards promoting a disciplined implementation of clarity, honesty and tolerance[45].

Hutchison interroge brutalement cette éthique de la conversation chez McCloskey et considère qu'elle est alors loin de montrer l'exemple ; « presumably, in trying to associate « positivists » (…) with the Vietnam War, McCarthism, male chauvinism, and Auschwitz, Professor McCloskey was demonstrating his commitment to « tolerance », « consideration », and « sprachetnik », and to encouraging « goodness in argument » all round »[46]. Il considère qu'après un départ tonitruant McCloskey a d'ailleurs largement nuancé son propos parlant d'une nouvelle triade rhétorique incluant faits, logique et métaphores et reconnaissant implicitement la possibilité d'un arbitrage des théories par les faits :

It is now clear, or not, that one, and perhaps two, of the components of McCloskey new « tetrad » wield a fundamentally different weight and authority compared with the other since well-tested facts (and perhaps logic) have the power to inflict the death sentence, or « give life », to stories and

[45] TW. Hutchison, *Changing Aims in Economics*, ouv., cit., p. 49.
[46] *Ibid.*, pp. 138-139.

metaphors, which do not possess any such reciprocal power, only that of some quite unspecified form of « criticism »[47].

2/ *La critique de Rosenberg*

Alexander Rosenberg s'est distingué, au long des années 80, par une présentation bien peu flatteuse de l'état de la science économique. Il estime qu'en raison, en particulier, de bases cognitives extrêmement fragiles, l'économie échoue le plus souvent au test des prédictions. Dès lors, elle ne s'apparente pas à une science autonome et clairement identifiable, mais doit s'analyser pour partie, comme une branche de la philosophie contractualiste, pour une autre partie, comme un département des mathématiques appliqués[48].

Dans cette perspective, selon Rosenberg, l'attitude de McCloskey consiste à « jouer de la harpe tandis que brûle Rome »[49]. Son hostilité à toute méthodologie prescriptive conduirait à masquer la faillite actuelle de l'économie standard et représenterait même dans une période de doute le meilleur moyen de soustraire la théorie économique à un bilan critique radical.

Rosenberg estime que le texte de McCloskey s'intègre parfaitement à un paysage intellectuel où domine l'anti-empiricisme et où s'observe un net reflux de la confiance placée auparavant en une science économique constructive basée sur des procédures de recherche rigoureuses. Pourtant c'est dans cette conjoncture de crise qu'apparaît criant le besoin d'une science de l'action humaine qui soit opérationnelle et permettent d'améliorer le quotidien. Selon Rosenberg, les économistes paient ici leurs fanfaronnades, affichant des ambitions méthodologiques exorbitantes mais échouant dans leur pratiques : ce qu'il faut noter en effet, c'est la « failure of the discipline to generate anything close to consensus on observationel tests, and especially on predictions that tourned out to be correct, or even consistently pointed in the right directions »[50]. C'est en pleine conscience de cette faillite que McCloskey avance le programme rhétorique identifiable donc à un simple artifice : « one means of retaining the status quo in economic theory, despite its predictive weakness, is to downgrade the importance of empirical testing, either

---

[47] *Ibid.*, p. 145.
[48] A. Rosenberg, *Economics – Mathematical Politics or Science of Diminishing Returns?* Chicago: University of Chicago Press, 1992.
[49] A. Rosenberg, "Economics is Too Important to be Left to Rhetoricians", *Economics and Philosophy*, vol. 4, 1988, pp. 129-149.
[50] *Ibid.*, p. 131.

as a goal of science or as an objective of economics in particular. Doing this requires repudiating Positivism"[51]. C'est donc sur la notion de prédiction et de science prédictive que Rosenberg fait principalement porter son attaque contre McCloskey. Pour cela il suggère qu'elle appuie son argumentation sur une vision erronée de la nature de la prédiction et de sa fonction dans le travail scientifique. En effet, selon Rosenberg, McCloskey procède à partir d'un rapprochement illicite entre l'économie et la théorie de l'évolution exploitant l'affirmation suivant laquelle cette dernière ne ferait pas de prédictions. Or l'erreur est double ; d'une part la théorie de l'évolution fait bien des prédictions, sinon spécifiques, du moins génériques. D'autre part, McCloskey compare ici deux choses incomparables car, comme le souligne Rosenberg,

> it is inappropriate to compare the entire discipline of economics to one particular theory in biology. Comparisons should proceed science by science or theory by theory. But of course McCloskey could hardly says that the entire discipline of biology makes no predictions. Yet that is the claim he requires in order to effect his comparison. Perhaps most important, a comparison between the role that evolutionary theory plays in biology as a whole, and the role that, say, neoclassical microeconomic theory plays in economics, will show that there are no analogies here in which economists can take such consolation. Evolutionary theory is a generic account of a mechanism - variation and selection - whose details are given by a myriad of other theories and findings in biology. But microeconomics is the most fundamental theory in economics. It deals with the underlying mechanism that a myriad of other findings and theories require to provide their detailed mechanism. What is permissible by way of predictive weakness in a generic theory is hardly acceptable in an underlying one.

Que cache finalement l'offensive rhétoricienne dans le domaine de l'économie? Rosenberg estime qu'en dévaluant le pouvoir prédictif de la théorie McCloskey réactive le thème de l'impuissance du politique face aux forces spontanées de l'action humaine. Son programme la situerait dans la continuité de l'apriorisme d'un économiste comme Mises ; clamer l'impossibilité de toute prédiction en économie, note alors Rosenberg,

> to economist it must sound like a ringing endorsement of the strongest version of rational expectation theory, one which claims not only that macroeconomic policy is impotent, but that

[51] *Ibid.*, p. 132.

microeconomically inspired policies of individual consumers and producers are so as well : market are efficient in their employment of macroeconomic and microeconomic information.

3/ *Les critiques de Klamer et Mirowski*

Une troisième critique majeure peut être associée ici aux noms d'Arjo Klamer et de Philip Mirowski. Le cas de Klamer est intéressant dans la mesure où il peut légitimement apparaître comme l'une des deux sources du mouvement de la rhétorique économique. En effet, en 1983, Klamer avait publié un ouvrage important, *Conversations with Economists*, résultant de son travail de Thèse à Duke University . Dans ce travail il conduisait un ensemble d'entretiens avec les figures dominantes des courants contemporains rivaux de la macro-économie. La conclusion du travail était alors l'occasion de présenter plusieurs remarques importantes : il soulignait que les désaccords entre courants ne pouvaient s'analyser en termes positivistes, comme des querelles que viendraient arbitrer objectivement les faits. Toutefois il lui apparaissait également excessif d'en faire strictement des questions idéologiques. Il proposait donc de se focaliser sur « the communicative or rhetorical aspects of economics »[52] et distinguait deux questions centrales : comment les économistes argumentent et persuadent ? Quels sont les facteurs les orientant vers telles ou telles positions ?

- Concernant l'argumentation quatre éléments principaux étaient mis en lumière par Klamer ; premièrement, les économistes affichent publiquement de grandes certitudes sur les garanties de l'empirisme. Mais les entretiens privés livrent une toute autre version : « an important point that the conversations highlight, souligne Klamer, is the uncertain and controversial nature of empirical research in economics »[53]; deuxièmement, sur le versant théorique, Klamer relevait l'extrême sensibilité des différents courants à la technicité du discours ; troisièmement, les conversations permettaient d'observer la censure officielle qui s'exerçait contre les arguments pouvant être suspectés d'être « philosophiques » (sur la rationalité, l'équilibre, le progrès) et simultanément leur présence clandestine mais sous des formes appauvries ; quatrièmement l'analyse des

[52] A. Klamer, *Conversation with Economists*, Rowan & Allanheld, 1983, p. 237.
[53] *Ibid.*, p. 244.

discours économiques révélaient alors l'extrême diversité des moyens mobilisés par les économistes pour persuader de la véridicité de leur discours.

- Concernant les facteurs attractifs des différents discours économiques Klamer insistait sur le fait que « economics is not only a personal but also a social process ». Si plusieurs facteurs jouaient indiscutablement, Klamer soulignait surtout l'importance du facteur politique. Analysant les réponses apportées par Lucas, Sargent ou Townsend lors des entretiens il remarquait par exemple que « like Friedman, New Classical economists express faith in the stability of the market. They are suspicious of government intervention and advocate predicatble governmental policy rules »[54].

Le compte-rendu qu'il consacrait peu après à *The Rhetoric of Economics* (1985) de McCloskey lui permettait alors de rappeler qu'il existe indiscutablement des conflits forts d'interprétation en économie ainsi qu'un déséquilibre de pouvoir au profit du paradigme dominant. Il lui apparaissait alors assez contradictoire, comme le faisait McCloskey, d'inscrire l'enquête rhétorique sous le signe du pluralisme et de la tolérance et d'afficher simultanément une allégeance réitérée au paradigme néo-classique. Dans la même revue, celle des Radicaux américains, son collègue Hamish Stewart allait plus loin et soutenait que « McCloskey systematically underestimates the importance of power and politics in determining the course of the conversation »[55].

La critique la plus claire dans ce sens fut probablement celle de Philip Mirowski. Il posait significativement dès le début la question suivante: "Is rhetoric a new and trendy way to *épater les*

[54] Ibid., p. 239.

[55] H. Stewart, *Review of Radical Political Economy*, 1986, pp. 83-85, p. 84 ; A. Klamer, *Review of Radical Political Economy*, 1986, pp. 80-82 . On trouve une critique similaire chez JA. Kregel, *Economic Journal*, march 1987, pp. 278-280. La critique des Radicaux n'est pas très éloignée de celle soulignant que l'approche de McCloskey témoigne d'une certaine cécité quand aux poids des contraintes institutionnelles et devrait donc regarder du côté de la sociologie des sciences ; voir ici, B. Caldwell et AW. Coats, « The Rhetoric of Economists : A Comment on McCloskey », *Journal of Economic Literature*, vol. 22, 1984, pp. 575-578; ou encore, AW. Coats et S. Pressman, « Further Comments on McCloskey's Argument », *Eastern Economic Journal*, vol. 13 (3), 1987, pp. 305-307. AW. Coats note significativement, "The significant constraints and inhibitions in contemporary economics derive not from methodological literature, which has never exerted great influence, but from the organization and structure of the economic profession", p. 306.

bourgeois?"[56]. Sa revue était d'abord nettement positive puisqu'il relevait la pertinence chez McCloskey de la dénonciation du vice cartésien ainsi que le fait que l'économie néo-walrassienne en constitue une parfaite expression par son credo méthodologique basé sur la formalisme mathématique, l'axiomatisation, la dénonciation de toute forme de narration littéraire, et, plus généralement par son soucis d'adopter une position comparable à celle des sciences dures[57]. Mais dans un second temps, Mirowski jugeait les thèses de *The Rhetoric of Economics* contradictoires. En effet, selon McCloskey la simple reconnaissance par les économistes néo-classiques de leur usage de la rhétorique suffirait à les absoudre. Or, selon Mirowski, l'erreur, évidente, « is the painful incongruity of the assertion that a Cartesian of economic man can be justified with an anti-Cartesian paradigm". McCloskey n'aurait donc pas tranché entre deux éléments contradictoires, sa révolution rhétorique et son attachement à l'économie standard: "I believe, note même Mirowski, that McCloskey understood that the implicit theory of social order in classical rhetoric is diametrically opposed to the atemporal existence of the neoclassical homo economicus, and therefore a full rhetorical analysis would be congenitally critical of neoclassical economic theory[58].

Ce qu'il propose alors est de conserver l'idée de rhétorique économique mais en présentant trois amendements:

i. Rhetorical analysis can provide valuable insights, but only when it is diachronic as well as synchronic.
ii. The style of economic arguments cannot be adequately understood independent of their content and context.
iii. Rhetorical analysis is connately critical and will never constitute a satisfactory defence of neoclassical economic theory[59].

---

[56] P. Mirowski, « Shall I compare thee to a Minkowski-Ricardo-Léontieff-Metzler matrix of the Mosak-Hicks type ? », *Economics and Philosophy*, vol. 3, 1987, pp. 67-97.
[57] C'est la thèse de Mirowski que « Neoclassical economic theory is founded upon a single mathematical metaphor which equates « utility » with the potential energy of midnineteenth-century physics », ibid., 87. Cette these est développée plus longuement dans, Ph. Mirowski, *More Heat Than Light*, New York : Cambridge University Press, 1989.
[58] *Ibid.*, pp. 73-74.
[59] *Ibid.*, p. 74.

II.3 Les ressources intellectuelles du texte de McCloskey

Le tableau p. ? aide à comprendre que McCloskey ne pouvait réellement entamer un dialogue critique qu'avec des positions qui étaient adjacentes à la sienne : de fait la revendication de son réalisme critique l'a conduite à ferrailler principalement avec M. Blaug, d'un côté, et avec A. Klamer de l'autre.

Réponse à M. Blaug

Selon McCloskey les tenants de la **M**éthodologie échouent à traduire dans leur propre langage, daté, son message propre. Blaug et ses semblables considèrent que l'assaut contre la méthodologie présenté dans les chapitres méthodologiques de *The Rhetoric of Economics* signale simplement que McCloskey est elle-même partisane d'une position méthodologique spécifique. Or, se plaçant dans le droit fil de la remarque de J. Dewey stigmatisant « le tétanos intellectuel qu'on appelle épistémologie »[60], McCloskey revendique une intention toute autre. Le problème des économistes est d'avoir parié exclusivement sur une méthodologie prescriptive obsolète inspirée de Popper et porteuse de l'illusion qu'il pouvait justement exister une voie d'accès privilégiée à la certitude. Or c'est justement ce point de vue qui est mis en question par les avancées récentes de la philosophie des sciences.

Plusieurs indices signalent le retard actuel pris par les économistes ; McCloskey compare, par exemple, les références bibliographiques d'ouvrages récents de méthodologie économiques avec celles de manuels contemporains d'histoire et philosophie des sciences pour signaler que les premiers s'appuient presque exclusivement sur Popper et Lakatos, alors que les seconds sollicitent désormais massivement les principales références post-métaphysiques, D. Davidson, M. Dummet, H. Putnam, N. Goodman, R. Rorty, etc. Les économistes ne peuvent donc, sans anachronisme, focaliser leur attention sur le falsificationnisme : « I would argue, note McCloskey, that on the contrary a philosophy of science should be – and in a non-

[60] Cité dans R. Shusterman, *Vivre la philosophie : Pragmatisme et art de vivre*, Klinscieck, 2002, p. 35.

Methodological, non-Popperian circles is in fact – a case in point of the relationship between truth, language, and reality »[61]. L'absence de véritable échange entre les économistes et les nouvelles directions de la philosophie des sciences les conduit alors immanquablement à la méprise, tout spécialement sur le chapitre de la rhétorique et de l'argumentation économiques. Deux grandes accusations signalent cette méprise : celle consistant à associer rhétorique et irrationalité, et celle associant rhétorique à relativisme.

Sur le premier point, McCloskey prend l'exemple d'une critique adressée par P. Munz à l'ouvrage collectif *The Rhetoric of the Human Science*. Munz estime que ce travail prêche l'abandon de toute rationalité dans le domaine des sciences humaines. Mais McCloskey indique que l'ambition est ici exactement inverse. Elle note :

> But the point of *The Rhetoric of the Human Sciences* is that reasonable evidence goes beyond a formula of certitude. On the contrary, what is reasonable is the whole art of argument, more rich and precise than, say, falsificationism or evolutionary epistemology. Anything but the whole art of argument is too thin for a satisfactory account of what happens in science, as argued by modern philosophers concerned with epistemology, such as Wittgenstein, Austin, Goodman, Putnam, Davidson, Hesse, Rorty. We need a way of examining how scientists do actually argue. Scientists use reliably attested facts and first-order predicate logic, to be sure; but they also, and rationally, use metaphors (they call them models) and stories (they call them histories)[62].

En réalité associer rhétorique à irrationalité constitue une erreur à trois niveaux; sur le plan logique dans la mesure où la composante rhétorique intervient activement dans ce qui, pour chaque contexte, est défini comme étant rationnel ; sur le plan de la théorie de l'argumentation dans la mesure où logique et évidence sont des composantes de la rhétorique dans son ensemble ; sur le plan historique ou sociologique puisque l'étude précise de différentes catégories d'enquêtes ou investigations indiquent la présence incontournables de formes d'argumentations autres que la simple logique.

L'autre grande accusation exploite le rapprochement entre rhétorique et relativisme. Le relativisme introduit dans les

[61] DN. McCloskey, *Knowledge and Persuasion in Economics*, ouv., cit., pp. 236-237.
[62] *Ibid.*, p. 240.

sciences est perçu comme une simple dimension d'un problème plus large, celui du relativisme culturel. Observant que l'accusation de relativisme s'appuie sur un dispositif rhétorique assez primaire, McCloskey juge qu'elle ne fait que traduire les inquiétudes récurrentes d'une pensée conservatrice obsédée par la perte des valeurs originelles. En fait, si relativisme il y a dans l'entreprise rhétoricienne, il ne va nullement dans le sens d'une éclipse des valeurs : Là encore McCloskey précise :

> No relativist of repute says that all positions are equally valid ; (…) The philosopher Richard Bernstein has defined a responsible relativism as the "claim that there can be no higher appeal than to a given conceptual scheme, language, game, set of social practices, or historical epoch". The claim is quite ordinary. A court of law, for example, is a set of social practices (…). That in a court there is no timeless rule, "an a priori universal and necessary structure of human knowledge", as Bernstein describes the "objectivist bias", does not mean that doing what comes naturally, as a matter of practice, thereby dissolves into arguments equally valid no matter what. Stanley Fish puts it well: there is no "standards or set of standards that operates independently of the institutional circumstances… *which is not the same thing as saying there is no standard*"[63].

Réponse à Arjo Klamer

La critique qu'adresse Klamer à McCloskey pose un problème beaucoup plus redoutable ; il met en question le réalisme critique qui est au cœur de son projet. Si c'est effectivement le souci mélioriste qui domine chez McCloskey et si c'est au pouvoir de l'investigation qu'elle se réfère continûment, son travail doit être jugé à la mesure des problèmes actuels, concrets, urgents qui se posent en économie. Or, comme le soulignait Dewey, dans le domaine moral et politique l'enjeu principal à relever concerne le conflit et le pouvoir. Il écrivait opportunément, « d'un certain point de vue, le principal rôle de la philosophie consiste à rendre conscient, sous une forme intellectualisée, ou sous une forme de problèmes, les chocs les plus importants et les troubles inhérents aux sociétés complexes

[63] *Ibid.*, p. 243.

et en mutation, en tant qu'elles ont affaire à des conflits de valeurs »[64]. A ce point, la réflexion sur la communication et le raisonnable heurte un problème majeur que soulève à son tour Putnam lorsqu'il remarque qu'aux deux principes originaux de la *Théorie de la Justice* de John Rawls devrait être ajouté le principe suivant, « Ne demandons pas aux opprimés d'attendre indéfiniment »[65]. La réflexion sur le conflit et le contrôle du pouvoir, plus que sur l'antagonisme, fut naturellement une donnée initiale des courant qui en économie adoptèrent une démarche inspirée du pragmatisme : les Institutionnalistes comme John R. Commons aux Etats-Unis, ou un économiste comme François Perroux en France qui indiquait par exemple justement que « dans le cadre institutionnel qui admet l'entreprise et le profit, les réseaux de force sont antérieurs aux réseaux d'échange »[66].

Klamer interroge donc la sensibilité de McCloskey aux conflits de valeur et corrélativement au contrôle social du pouvoir. L'allégeance à l'économie néo-classique, d'un côté, la célébration de l'économie de marché, d'un autre côté, ne sont-ils pas incompatibles ici avec une démarche réaliste qui ne peut se satisfaire face à l'exclusion, à la pauvreté et aux inégalités d'un recours incantatoire à la communication ? McCloskey adopte dans sa réponse la ligne de défense suivante : elle considère que, pour la plupart, les économistes quelles que soient leurs obédiences, participent à la même expérience et assument correctement la dimension ancillaire de leur discipline. Il s'agit d'un chantier majeur, d'une tache complexe qui se doit de mobiliser toutes les ressources, de solliciter des approches différentes et de favoriser leurs échanges. Dans le concret, aujourd'hui, ce processus ne se vérifie que très imparfaitement. Pourquoi ? Klamer estime que c'est en raison de l'emprise qu'exerce le paradigme néo-classique sur l'économie. Ce paradigme avec ses principales options en faveur du marché et du comportement calculateur et utilitaire de chaque individu ne ferait qu'exprimer les valeurs iniques du capitalisme triomphant. Selon McCloskey, Klamer se trompe à plusieurs niveaux et une discussion raisonnable doit permettre de le convaincre. Il homogénéise le courant néo-classique et en caricature ses

[64] Cité dans JP. Cometti, « Le pragmatisme : de Peirce à Rorty », in Michel Meyer (dir.), *La philosophie anglo-saxonne*, Paris : PUF, 1994, p. 434.
[65] H. Putnam, *Définitions*, ouv., cit., p. 91.
[66] F. Perroux, « Les trois analyses de l'évolution et la recherche d'une dynamique totale chez Joseph Schumpeter », *Economie Appliquée*, 1951, p. 285.

principaux caractères ; cette unification ne tient pas et si l'on observe l'état des troupes en présence on se rend compte que les défenseur du marché sont désormais minoritaires au sein de cette tradition. Le vrai monopole qu'on observe aujourd'hui et qui constitue la principale cause de la crise que vit la science économique est un monopole exercé par une conception arrogante de la méthodologie économique. Dénoncer ce monopole et le briser conduirait à recréer une communauté scientifique dans laquelle l'économie de la « bonne vieille école de Chicago », au même titre que celle que tente par exemple de développer les auteurs publiant dans *Rethinking Marxism*, participerait avec ses outils originaux – réflexion sur la coordination et sur l'information en économie de marché – à l'émergence d'un savoir partagé indiquant que certains conflits de valeurs et d'interprétation ont été surmontés pour un temps par les économistes.

Il n'est pas sûr que la réponse de McCloskey ait véritablement convaincu Klamer. McCloskey gourmande son ami Klamer sur son pessimisme, hérité de sa culture continentale, mais Klamer en fait de même sur l'américanisme viscéral de McCloskey lui reprochant, en quelque sorte, une approche de l'économie à la Forest Gump. Et si le contexte intellectuel continental est parfois présent chez elle, c'est à travers significativement la référence à la Hollande et à sa bourgeoisie commerçante si bien qu'on pourrait là encore se demander si elle ne succomberait pas ici, pour reprendre les termes de Baudelaire, à la vision optimiste, onirique, d'un « vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête ; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre ; où la vie est grasse et douce à respirer ; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus »[67].

Le problème doit clairement se poser en ces termes : dans quelle mesure une réflexion sur le marché contribue-t-elle à faire avancer la réflexion plus générale sur le problème des conflits de valeur et du contrôle du pouvoir. Cela doit ici conduire à s'interroger sur la fidélité de McCloskey aux valeurs libertariennes et plus spécifiquement sur la lecture qu'elle propose des enseignements politiques présentés par la « bonne vieille école de Chicago ».

McCloskey présente en fait une lecture très « libérale » de l'apport de l'école de Chicago dont les principaux mentors auraient été des humanistes mal compris hostiles à

[67] Ch. Baudelaire, « L'invitation au voyage », *Les paradis artificielles* (1860).

l'arraisonnement de l'économie politique par les mathématiques de l'ingénieur. Lorsqu'elle évoque la figure de James Buchanan, elle précise par exemple que c'est la question complexe de la coordination et non celle de la maximisation qui motive sa théorie[68]. C'est le commerce et la tolérance qui sont en jeu et sur ce terrain selon Buchanan, tel que l'interprète McCloskey, le marché aurait des propriétés tout à fait intéressantes que n'aurait pas, par exemple, l'Etat. Mais, de là, dérive selon elle une perspective nullement spontanéiste sur l'institution cardinale que constitue le marché. McCloskey récuse par exemple l'interprétation classique que Stigler a proposé de l'article de Ronald Coase sur la question du coût social[69] ; elle précise son point de vue en notant, « the article was *not* mean to show that we live already in the best of all possible worlds (as Stigler was inclined to assume in this and other cases) but, on the contrary, that if we did live in such a world there would of course be no need for policy, as economists have been pointing out since Smith »[70]. Ce point est éclairé plus nettement encore à travers sa façon de contraster les positions de Georges Stigler et celles de Milton Friedman : selon elle les « Stiglerites » estiment vivre déjà dans le meilleur des mondes marchands possibles. En revanche,

> The Friedmanites, which is my own tribe, believe that we could be in it if we would only stop to think. The Stiglerites assume rationality; the Friedmanites teach it. The Stiglerites want to praise the world, the Friedmanites to change it. The Stiglerites detest policy: what is, is. The Friedmanites embrace it: what might be, can be. The Stiglerites are pessimistic, in the manner of the master. The Friedmanites are optimistic141.

La comparaison est posée par McCloskey dans le cadre du problème suivant : peut-on sans précaution abandonner le sort de l'enseignement économique aux mains des comportements marchands ? Or elle prévient toute orientation ultra-libérale : l'objet est ici spécial, « the investment in question (…) is economic education ». On ne peut valider les choix souvent peu cohérents des jeunes consommateurs et la production doit être

[68] DN. McCloskey, *How to Be Human Though an Economist*, ouv., cit., pp. 22-27.
[69] R. Coase, « The Problem of Social Cost, *Journal of Law and Economics*, vol.3, 1960, pp. 1-44.
[70] DN. McCloskey, *The Rhetoric of Economics*, ouv., cit., note 1, p. 88.

contrôlée car l'objectif reste de modifier « the tastes of the producers and consumers of economic writing ». Cette modification n'obéit d'ailleurs que très secondairement à une logique utilitaire et c'est plutôt à développer une éthique de la responsabilité de l'individu – ici apprenti économiste – envers sa communauté qui doit être enseigné, par l'oral et par l'écrit. Ici, comme d'ailleurs dans ses textes sur le féminisme, McCloskey propose une réflexion compréhensive sur l'environnement institutionnel nécessaire à l'éducation des comportements et sur le métissage indispensable entre institutions organiques et institutions pragmatiques. Demeure donc la fidélité de la lecture très laïque que propose McCloskey des enseignements politiques et moraux de la « Bonne vieille école de Chicago ». Ce qui est évident c'est que d'autres références contemporaines s'imposaient autant sinon plus : l'analyse que McCloskey présente de certaines propriétés politiques du marché s'accorderait sans doute plus « spontanément » aux avancées que proposent aujourd'hui des économistes comme Amartya Sen ou Joseph Stiglitz dans leurs travaux sur le développement. De même, son libéralisme semble bien plus se rapprocher du libéralisme pragmatique et de ses débats, de Dewey à Rorty[71] que de l'univers libertarien d'un Richard Nozick.

III. Autres rhétoriciens de l'économie

Initiées au début des années 80 par les premiers travaux sur la rhétorique, les recherches sur l'argumentation économique ont connu par la suite un très rapide développement. Plusieurs recueils d'études critiques furent édités[72], des recherches adoptant l'option rhétoricienne offrirent une lecture nouvelle de textes canoniques de Smith, Edgeworth ou Keynes[73], des réflexions de fonds furent engagées sur les incidences d'un tel renouvellement

[71] R. Shusterman, « Le libéralisme pragmatique », *Critique*, 40 (555-556), 1993, pp. 546-565.

[72] Au tournant des années 90 paraissent à peu d'années d'intervalle : Backhouse R., Dudley-Evans T, & W. Henderson (eds), *Economics and Language*, London : Routledge, 1993 ; Klamer A., McCloskey DN., R. Solow (eds.), *The Consequences of Economic Rhetoric*, New York : Cambridge University Press, 1988 ; Lavoie, DC., *Economics and Hermeneutics*, London : Routledge, 1990 ; Samuels WJ., *Economics as Discourse : An Analysis of the Language of Economists*, London : Kluwer Academic, 1990.

[73] Deux ouvrages representatives: Henderson W., *Economics as Literature*, London : Routledge, 1995 ; Brown V., *Adam Smith's Discourse*, London : Routledge, 1994.

pour l'économie. Nous-nous centrerons ici sur trois tentatives caractéristiques de cette nouvelle conjoncture intellectuelle.

3.1 Roy Weintraub

Les principaux travaux de Weintraub portent sur l'histoire des contributions à la théorie de l'Equilibre Général (EG) au 20e siècle. C'est un domaine sensible où se sont développées des polémiques interrogeant le statut scientifique de l'économie ; de Friedman à Kaldor à, aujourd'hui, Blaug ou Rosenberg, nombreux ont été les critiques pointant l'absence de contenu empirique dans ce type de recherches. C'est une interrogation sur les critères d'évaluation d'une théorie économique qui motive Weintraub. Dans un premier temps sa démarche a sollicité les outils lakatosiens pour donner sens aux avancées du programme néo-walrassien[74]. Travaillant plus spécialement sur le sous-champ des travaux sur le problème de l'existence de l'EG il suggère que les principaux articles parus entre 1930 et la fin des années 50 peuvent s'interpréter comme un moment de consolidation du noyau dur d'un programme de recherche progressif. Plus précisément, si le contenu empirique de telles recherches est absent, c'est qu'à ce moment du chantier les principaux acteurs travaillent plutôt à une consolidation des fondements théoriques du programme ; il y a donc progrès, sinon empiriques, du moins théoriques.

Ce n'est qu'un peu plus tard que Weintraub s'est intéressé spécialement à un second sous-champ, celui du problème de la stabilité de l'EG. De fait, il s'agissait, en quelque sorte, d'un retour aux sources car déjà dans sa thèse de doctorat faite sous la direction de Lawrence Klein, il s'était mesuré à ce problème. Weintraub suggère que l'histoire des travaux sur la stabilité se raconte traditionnellement de la façon suivante : 1/ L'analyse de la dynamique économique, dans les années 30, se caractérisait par une réelle exubérance, concepts, notions, idées se multipliant rapidement ; 2/ Simultanément, les mathématiciens développent alors des outils spécifiques pour l'analyse des systèmes dynamiques ; 3/ Ces nouvelles théories mathématiques constituaient une invitation à traduire en langage formel les intuitions ambiantes sur la dynamique économique ; 4/ C'est Paul Samuelson qui opère et fait la suture ; 5/ c'est dans les années 40 puis 50 que désormais les problèmes de dynamique économique sont systématiquement interpréter en termes de systèmes

[74] Surtout, R. Weintraub, *General Equilibrium Analysis*, New York: Cambridge University Press, 1985.

stables ou instables ; 6/ c'est dans les années 40 et 50 que l'analyse mathématique des systèmes dynamiques s'intègre au corpus de base des mathématiciens 7/ Les travaux de Liapunov éclairant les conditions de possibilité d'un équilibre stable s'intègrent, dans les années 50, à la boite à outil de l'économiste ; 8/ C'est Arrow et Hurwicz qui établirent en économie les conditions sous lesquelles un EG était stable ; 8/ Peu après, Scarf et Gales montrèrent que cette stabilité était hautement problématique car reposant sur des hypothèses extrêmement restrictives.

Selon Weintraub, il y a de nombreuses manières, plus sophistiquées, moins elliptiques, de raconter cette histoire. L'une d'entre-elles consiste à solliciter l'approche lakatosienne en termes de Programme de Recherche Scientifique. La séquence d'articles parus entre 1930 et la fin des années 50 pourrait alors s'interpréter en terme de dégénérescence d'une sous-partie du programme de recherche néo-walrassien essuyant ici non seulement un échec empirique, mais aussi un échec théorique. Mais Weintraub dans *Stabilizing Dynamics* (1991)[75] prend ses distances avec ce type de lecture, type qu'il avait lui même largement sollicité dans ses ouvrages antérieurs. La rupture est ainsi décrite :

> I have come to understand that knowledge is constructed, not found. This observation is two-edged : Not only is the scientist engaged in processes of construction, discovery being only one feature of the claim of knowledge, but our reconstruction of the process of science is a constructed account, not one to be found whole in the record[76].

Naturellement tout ceci est loin de constituer un scoop pour les sociologues, les philosophes, les historiens ; mais la situation n'est pas la même chez les économistes et chez les historiens de l'économie. Ces derniers privilégient une lecture qualifiée de

---

[75] R. Weintraub, *Stabilizing Dynamics : Constructing Economic Knowledge*, Cambridge: Cambridge University Press, 1991; R. Weintraub, "Stabilizing Dynamics", in N. de Marchi and M. Balug (eds.), *Appraising Economic Theories: Studies in the Methodology of Research Programmes*, Aldershot: Edward Elgar, 1991, pp. 273-293.

[76] R. Weintraub, ouv., cit., pp. 3-4. Sur l'histoire de la pensée économique, il note encore, « We must accept that history is not presented to us raw, as a neutral case or data source on which we can perform tests of our methodological theories of how scientific knowledge is gained. History is not « out there » waiting to answer our questions or corroborate our hypotheses. History is not found ; history is written. It is an authorial construction to some purpose or other and is itself as much a creative enterprise as is the « theory » it is often « meant » to describe », ibid., p. 4.

« Whiggiste » par Samuelson, une lecture récurrente privilégiant la reconstruction rationnelle, une lecture sollicitant le falsificationnisme dans ses versions poperrienne ou lakatosienne, une lecture fascinée par le thème du progrès du savoir. Weintraub éclaire opportunément les *a priori* d'une telle lecture en notant que

> At the heart of the claim that rational reconstructions of scientific work are necessary to understand the work itself is a belief that Nature or Reality itself constraints the texts in such a manner that the texts can be read or re-read as a sequence of moves in which Science gets closer and closer to the Truth about Nature or Reality[77].

Or, inspiré dit-il par les travaux de Klamer et McCloskey, Weintraub suggère qu'il est heuristiquement plus fécond d'interpréter la séquence de recherches sur la stabilité de l'EG comme « […] an attempt, by members of a particular community, to narrow the possibilities for disagreement among community members »[78]. Mais il faut pour cela accorder attention au contexte travailler sur le domaine sensible de l'argumentation, repérer ici l'origine du doute fort qui paralyse dès les débuts des années trente la communauté des économistes. Dans les années trente les esprits sont tournées vers le problème politiquement sensible de la nature équilibrée ou non du système économique moderne. L'obstacle que heurtent les conventions et le langage des économiste peut être facilement repéré : comment concilier l'affirmation d'un équilibre sur tous les marchés avec la présence indiscutable d'un déséquilibre fort sur le marché du travail. Plusieurs possibilités s'offraient : affirmer que le marché du travail n'est pas réellement déséquilibré et que le chômage s'explique par le refus des travailleurs d'accepter le prix d'équilibre ; souligner la présence d'obstacles institutionnels au fonctionnement naturel du marché du travail ; prétendre que l'équilibre des marchés n'est que fallace de l'économiste, l'économie devant s'interpréter en termes d'enchaînement de déséquilibres ; suggérer que, en général, les marchés tendent à l'équilibre, mais que le mécanisme peut être lent, imparfait, surtout souligner que des particularités s'observent suivant les types de marchés. Plusieurs moyens s'offraient donc pour réconcilier la présence massive du chômage avec l'affirmation suivant laquelle les comportements individuels maximisateurs médiatisés par les interactions sur le marché conduisent le plus souvent à une

[77] R. Weintraub, art., cit., p. 277.
[78] Ibid., p. 280.

coordination et à un résultat satisfaisant. Weintraub estime que c'est la quatrième option qui fut sélectionnée. Il précise,

> The neo-classical synthesis allowed there to be both a general equilibrium which was not easily, or simply, attained. What was needed to effect this result was simply the idea that there were two kinds of equilibria – easily attainable ones and others not easily attained. This disjunction permitted, encouraged even, the distinction between stable and unstable equilibria, and thus it created the concern with conditions under which the competitive equilibrium would or would not be stable[79].

Plusieurs indices vérifient la vraisemblance d'une telle interprétation. Weintraub souligne particulièrement le fait que curieusement, les avancées de l'analyse économique n'ont pas suivi exactement le chemin défriché par les mathématiques ; trois problèmes composent en effet le domaine de l'EG, l'optimalité, l'existence et la stabilité ; la logique formelle aurait dû dès lors dicter la résolution de ces trois problèmes dans cet ordre. Les dates semblent vérifier cet enchaînement, le problème de l'optimalité étant solutionné en 1951, celui de l'existence en 1954, celui de la stabilité enfin en 1958. Toutefois Weintraub montre que se sont les interrogations sur la stabilité qui, les touts premiers, furent l'objet d'une investigation intense de la part des économistes. Si une telle antériorité se manifeste c'est que le souci des économistes était de recréer au plus vite une communauté de langage et de valeurs, un ordre discursif original permettant la continuation de la réflexion et de l'action.

Une telle option de lecture, soulignant que l'économie comme toute science, en somme, « is as social activity, with a certain social purposes served by the activity and the products of the activity », n'est-elle pas licence au relativisme ; ne minore-t-elle pas la dimension empirique de toute recherche économique. Là encore, Weintraub précise judicieusement,

> Our economy is no less real because its meaning must become stable through the activities of those who study it, and talk and write about it, and form the community which informs the conceptualization called the economy. To say that economists negotiate the meaning of the economy is not to claim that the economy does not exist… No it is rather that the activities of economists are precisely concerned with stabilizing the meaning of propositions which express ideas

[79] Ibid., p. 283.

about inflation, say, or equilibration of the balance of payment deficit. Models, and theorems, and evidence of both empirical and formal and definitional natures, are adduced to convince members of the concerned community that some meanings are preferable for the agreed purposes, where those purposes themselves must be re-negociated from time to time[80].

3.2 Robert Heilbroner

La production de l'auteur de *The Wordly Philosophers* (1953) marque un infléchissement au tournant des années 90 et il revendique désormais l'étiquette de l'herméneutisme[81]. Sa réflexion procède du constat de crise actuelle de l'économie, discipline confrontée au doute et caractérisée désormais par sa dispersion, son éparpillement et l'absence d'idées directrices et motrices ; le constat conduit Heilbroner à visiter de façon neuve les principales catégories proposées par Joseph Schumpeter dans sa classique *Histoire de l'Analyse Economique* : la vision, l'analyse, la situation classique.

Comment définir la notion de « situation classique ». Successivement, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* d'Adam Smith, les *Principles of Political Economy* de John Stuart Mill, puis les *Principles of Economics* d'Alfred Marshall concrétisent trois situations classiques dans l'histoire de l'économie. Heilbroner souligne que pour Schumpeter ces épisodes privilégiés ne représentent nullement des sommets de l'analyse mais doivent s'interpréter chacun comme « un point de stase et de consolidation marqué par un large accord sur les types de questions auxquels s'attaquait la doctrine elle-même et sur les types de réponses considérés comme les plus acceptables »[82]. Le caractère secondaire de l'analyse dans la caractérisation d'une situation classique disqualifie les tentatives cherchant à appliquer l'approche popperienne en termes de conjectures et réfutations ou la méthodologie lakatosienne des programmes de recherche scientifique au domaine d'une science

---

[80] Ibid., pp. 287-288.

[81] R. Heilbroner, « Analysis and Vision in the History of Modern Economic Thought », *Journal of Economic Literature*, 28, septembre 1990, pp. 1097-1114; R. Heilbroner, "Economics as Ideology", in WJ. Samuels (ed.), *Economics as discourse, an Analysis of the Langage of Economics*, Boston: Kluwer-Nijhoff, 1990; R. Heilbroner & W. Milberg, *The Crisis of Vision in Modern Economic Thought*, Cambridge: Cambridge University Press, 1995 (traduction française, *La pensée économique en crise*, Paris: Economica, 1998).

[82] R. Heilbroner & W. Milberg, *La pensée économique en crise*, ouv., cit., p. 20.

sociale telle que l'économie. Selon Heilbroner de telles tentatives excluent le rôle capital que joue la « vision » en économie. Cette notion schumpeterienne de vision permet à Heilbroner de rafraîchir sa propre définition de la notion d'idéologie affinant la perspective proposée sur conflits et pouvoir: « La vision, note-t-il, joue un rôle crucial dans les investigations sociales, parce que, parmi les nombreuses positions « pré-cognitives » par lesquelles nous saisissons la réalité sociale, figurent celles qui concerne l'adéquation ou l'inadéquation, l'inévitabilité ou la malléabilité, des agencements du pouvoir et de prestige que nous découvrons dans toutes les sociétés humaines »[83]. En d'autres termes, comme il le précise encore, « […] les « moments » de l'histoire de la pensée de Schumpeter tirent toute leur importance du fait qu'ils contiennent la base d'un accord sur la justice et le caractère raisonnable de l'ordre social, accord sans lequel l'analyse ne pourrait progresser »[84].

Promouvoir le rôle de la « vision » conduit à bousculer les conceptions traditionnelles portant sur la fonction de la théorie, sur la manière dont elle peut accrocher le « réel » et sur la conception que l'on peut avoir de ce dernier, tout spécialement dans le champs des phénomènes économiques et sociaux. Heilbroner suggère que ce n'est pas prioritairement leur pouvoir prédictif supérieur qui favorise la sélection de certaines théories au détriment d'autres. Mais il sollicite, en revanche, une approche de la vérité et de la réalité nettement marquée du sceau du pragmatisme : une « vision » pertinente conduit dans une situation de blocage - de doute réel - à concilier les valeurs et intérêts divergents, à forger des croyances communes et à diriger l'action collective dans le sens d'une transformation appropriée de l'environnement, d'une adaptation aux circonstances toujours fluctuantes : Heilbroner suggère ici significativement que

> les situations classiques peuvent être considérées comme des formulations qui réduisent le chaos d'observations sociales discordantes, et rétablissent la tranquillité et le sang-froid de l'imagination politique. Ces situations dépeignent ainsi des moments de repos psychologique, dont le règne peut seulement être testé par des considérations analytiques (ou empiriques), mais dont les prétentions hégémoniques sont, dans une

[83] *Ibid.*, p. 22.
[84] *Ibid.*, p. 22.

importante mesure, assises sur des considérations imprégnées de jugement de valeurs[85].

Si l'on s'accorde sur le fait que chaque situation classique « sert à refléter ou affirmer les espoirs, ou à apaiser les craintes, de l'ensemble de la communauté » cela conduit à modifier l'idée que l'on peut se faire de l'économie « en tant que mode d'investigation ». L'appréhension du rôle de la vision restitue aux institutions et aux valeurs leur place cardinale et soumet l'enquête économique à un critère de pertinence. Dans ce cadre la fonction de la théorie elle-même change ; selon le credo classique, l 'analyse est chronologiquement suivante et radicalement distincte de la vision. Cette dernière lui dicte ses options et l'analyse, acte simplement formel et totalement apolitique se limite à des considérations sur la cohérence des arguments et sur la fiabilité des méthodes statistiques pour évaluer ou manipuler des données ; comme le résume Heilbroner, « dans la construction traditionnelle de la théorie économique, l'analyse commence là où la vision s'arrête : déduire l'effet de toute ou toutes variables traditionnelles en appliquant l'hypothèse puissante des comportements semblables à des lois pour déterminer les enchaînements causals qui suivent »[86]. L'approche, de sensibilité philosophique « transformationnelle »[87], en termes de

---

[85] *Ibid*., p. 25. Ce point est également souligné dans l'article publié dans *le Journal of Economic Literature* en 1990. Heilbroner souligne que « what is important is to see all visions as expressions of the inescapable need to infuse « meaning » - to discover a comprehensible framework – in the world. Vision thereby structure the social reality to which economics, like other forms of social inquiry, addresses its attention"1112. Evoquant les entreprises intellectuelles gagnantes de Smith, Marx ou Keynes il poursuit, « their more fundamental significance is to rescue us from a conception of social existence as all contingency and chance. There is a deep human need to be situated with respect to the future… The fundamental usefulness of these visions therefore lies not in their power to illumine the future – even thought that is what we unthinkingly use them for – but in our own power to perceive that visionary preconceptions underlie analytic work itself. An awareness of these preconceptions forces us to recognize that the world we analyse is not just unambiguously there, but displays the characteristics that we project into it"1113. La perspective mélioriste présente ici et sollicitant la notion pragmatiste de futurité mérite d'être rapproché de la formule récente de R. Rorty qui rappelait que « s'il y a quelque chose de spécial dans le pragmatisme c'est la substitution de la notion d'un meilleur futur pour l'humanité aux notions de « réalité, « raison » et « nature », R. Rorty, *L'espoir au lieu du savoir*, Paris : Albin Michel, 1995, p. 23.

[86] *Ibid*., pp. 166-167.

[87] Selon les termes de R. Shusterman, « Loin de devoir être fondationnelle, la philosophie doit être transformationnelle… . Au lieu de se vouloir une méta-science, préoccupée de fonder et de justifier nos activités cognitives et culturelles actuelles,

« vision » modifie radicalement les choses et dès lors, « […] l'orientation conventionnelle de l'analyse économique vers la prédiction doit se transformer en ce que Adolph Lowe a appelé une fin « instrumentale », c'est à dire reliant les moyens aux fins »[88].

La crise de la pensée économie moderne s'explique donc par plusieurs facteurs. Si désormais les principales familles concurrentes[89] exhibent les mêmes faiblesses – privilégiant la rigueur à la pertinence ou la précision à la vérité ; étant en bref orphelines d'une vision d'ensemble – c'est principalement pour deux raisons :

> La première est l'accent croissant mis sur le statut « scientifique » de l'économie, avec une tendance, étroitement liée, à placer les phénomènes économiques sous l'égide d'une loi naturelle. La seconde, qui n'est pas sans lien avec la première, est l'incapacité de l'analyse économique moderne à admettre, ou même à présenter, le capitalisme comme l'ordre social dont le fonctionnement économique spécifique oriente son attention analytique, et dont elle tire sa vision politique et sociale[90]

Selon Heilbroner c'est le caractère clandestin d'une réflexion collective ouverte sur les valeurs qui grève l'analyse contemporaine ; cette clandestinité ne ressort pas principalement de motifs politiques, mais s'explique plutôt par le poids encombrant d'une épistémologie naturaliste. Il l'exprime une nouvelle fois parfaitement en soulignant que :

> L'incapacité du courant dominant d'analyse économique à reconnaître la présence insistante de cet ordre social sous-jacent , avec sa structure de classe, ses impératifs socialement déterminés, ses technologies et ses organisations, ses privilèges et ses droits provient de sa base pré-conceptuelle, qui voit dans la société économique une construction naturelle plutôt qu'une construction sociale[91].

---

elle doit être une forme de critique culturelle visant à redécrire le monde dont nous avons l'expérience, et à reconstruire nos institutions et nos pratiques de manière à améliorer la qualité de nos vies. L'expérience améliorée, et non pas la vérité originaire, tel est le but ultime et le critère que la philosophie doit se fixer », R. Shusterman, *Sous l'interprétation*, ou., cit., pp. 80-81.

[88] R. Heilbroner & W. Milberg, *La pensée économique en crise*, ouv., cit., p. 167.

[89] Dans leur ouvrage de 1995, Heilbroner et Minberg étudiaient les courants suivants : monétaristes, école des anticipations rationnelles, tenants de la théorie du cycle réel, post-kéynesiens.

[90] *Ibid.*, p. 135.

[91] *Ibid.*, p. 148.

III.3 Albert Hirschman

Albert Hirschman publie *The Rhetoric of Reaction* en 1991[92]. L'ouvrage se déploie durant cinq chapitres comme une véritable charge et l'auteur avouera les avoir écrit « dans un élan combatif » voulant proposer au plus fort de la lutte un « manifeste anti-conservateur ». C'est dans ces chapitres que sont détaillés les trois arguments cardinaux dont abuse depuis deux siècles et quelles que soient les circonstances la rhétorique réactionnaire : la thèse de l'effet pervers, celle de l'inanité, celle de la mise en péril. Dans le premier temps de l'enquête d'Hirschman la rhétorique est ainsi assimilée à un voile, à un artifice, solidaire d'un contenu idéologique fort : la rhétorique paraît ici intrinsèquement liée à la sophistique réactionnaire.

Mais le chapitre six, qu'un peu plus tard Hirschman considèrera comme le « véritable clou » de l'ouvrage, modifie radicalement la perspective : il marque une bifurcation capitale de l'enquête. Dans ce chapitre en effet l'auteur suggère que la dimension rhétorique est tout aussi présente chez les progressistes : il note, « en matière de rhétorique, les « réactionnaires » n'ont pas le monopole du simplisme, du ton tranchant et de l'intransigeance. Leurs homologues « progressistes » sont sans doute aussi doués à cet égard »[93]. Trois thèses « progressistes », symétriques des thèses réactionnaires, sont mises à jours par Hirschman qui peut dresser alors une véritable carte des « rhétoriques de l'intransigeance » :

Thèse réactionnaire	*Thèse progressiste*
L'action envisagée aura des conséquences désastreuses	Renoncer à l'action envisagée aura des co
La nouvelle réforme mettra en péril la précédente	La nouvelle réforme et l'ancienne se renfo
L'action envisagée a pour objet de modifier des structures fondamentales permanentes (ou « lois ») de l'ordre social ; elle sera donc totalement inopérante et vaine	L'action envisagée s'appuie sur de puiss sont déjà à l'œuvre ; il serait donc totalem

[92] A. Hirschman, *The Rhetoric of Reaction : Perversity, Futility, Jeopardy*, Boston : Harvard University Press, 1991. Traduction française, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris: Fayard, 1991.
[93] *Ibid.*, p. 239.

L'ouvrage se clos significativement sur un chapitre intitulé, « Au delà de l'intransigeance » où l'auteur pose la question « comment ne pas discuter en démocratie ». En explorant les dispositifs rhétoriques il ne s'agit pas de confondre et de renvoyer dos à dos deux sensibilités politiques totalement étrangères l'une à l'autre, mais plutôt « d'inciter au dépassement des positions extrêmes, intransigeantes, qu'on affectionner de part et d'autre, dans l'espoir que le débat public se fera ainsi, peu à peu plus « philodémocratique » ». Deux résultats récents des recherches sur la démocratie sont rappelés ;

- historiquement le pluralisme politique n'est pas né d'un accord préalable et définitif sur des « valeurs fondamentales », mais bien plutôt d'une lutte implacable entre forces hostiles qui s'est soldée par l'impuissance de l'une ou l'autre force à imposer une domination sans réserve ; de ce processus « allaient émerger à la longue la tolérance et l'acceptation du pluralisme ».
- La stabilité d'un tel régime est toujours à veiller ; la légitimité d'une démocratie dépend d'une discussion complète et continue entre ses principaux acteurs, discussion devant s'entendre impérativement en terme de processus de formation d'opinions seul garant d'une authentique communication.

Cette ligne de réflexion a conduit peu après Hirschman à s'intéresser aux conséquences *politiques* intéressantes du marché ; si le marché importe pour la démocratie c'est en raison d'une propriété trop souvent passée sous silence : celle de pouvoir, sous contrôle social, générer des conflits de type divisible. Le marché confronte les acteurs sociaux à " l'expérience cumulée de la résolution de ces nombreux conflits par le bricolage »[94] dans les sociétés pluralistes de marché. Trois grandes caractéristiques définissent finalement ces conflits de marché :

1. Ils se produisent à une fréquence considérable et revêtent une grande diversité de formes.
2. Ils sont en majorité de type divisible et se prêtent donc au compromis et à l'art de la négociation.

[94] *Ibid.*, p. 359.

3. Du fait de ces deux caractéristiques, les compromis trouvés n'entretiennent jamais l'idée ni l'illusion qu'il s'agit de solutions définitives[95].

Le marché ne constitue donc un vecteur d'adaptation aujourd'hui et maintenant que s'il laisse ouvert le processus de l'enquête. Dans le domaine économique et social sa propriété de générer continûment des conflits de type divisible invite les différents acteurs à éprouver la logique de l'investigation et d'en tirer par conséquent les bénéfices, tant sur le plan cognitif que sur la plan pratique. Ici, comme partout, le danger ne peut provenir que de tentatives objectivistes qui conduiraient à codifier et figer la recherche de solutions améliorant l'adaptation aux situations concrètes. Dans le domaine spécial de la recherche économique Hirschman stigmatise dans le même sens la tendance à exclure une réflexion sur les mots, sur les images, au bénéfice d'une approche rigidement scientiste. Un tel biais, qui a conduit à dresser un mur en sciences et humanité, éloigne plutôt qu'il ne rapproche d'un traitement pertinent des problèmes posés ; pire, il peut conduire la communauté scientifique concernée – avec ses réflexes d'exclusion - à servir d'exemple à la réaction.

Ce constat est toujours présent chez Hirschman lorsqu'il évoque la situation de l'économie politique, mais on le trouve exprimé également par ses collègues d'autres disciplines des sciences humaines ; par Clifford Geertz en anthropologie et par Wolf Lepenies en sociologie[96].

Dans son ouvrage *Works and Lives* (1988) Geertz souligne les vives réticences qu'expriment les anthropologues si on en vient à les qualifier d'auteurs. Ils craignent de voir remis en question le statut de neutralité de leurs propositions. Surtout, ils agitent le spectre du relativisme : « l'attention portée aux problèmes tels que l'imagerie, la métaphore, la phraséologie ou le ton entraînerait un relativisme corrosif où tout se trouverait réduit à l'expression plus ou moins habile d'une opinion »[97]. Cette préoccupation les conduit à valoriser à

---

[95] *Ibid.*, p. 359.

[96] C. Geertz, *Ici et là-bas : L'anthropologue comme auteur*, Paris : Métalié, 1996 (édition anglaise, 1987) ; W. Lepenies, *Les trois cultures : l'Avènement de la sociologie entre science et littérature*, Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990 (édition allemande,). Il faut ajouter que McCloskey et Lepenies étaient tous deux Fellow à l'Institute for Advanced Studies de Princeton en 1983-1984 où Geertz et Hirschman étaient en poste.

[97] C. Geertz, *Ici et là-bas : L'anthropologue comme auteur*, Paris : Métalié, 1996, p. 10.

l'excès le rôle de l'empirique - collection des faits, abondance des données, envergure des descriptions – et du théorique. Pourtant, oppose Geertz,

> l'aptitude des anthropologues à nous persuader de prendre au sérieux ce qu'ils disent tient moins à l'apparence empirique et à l'élégance conceptuelle de leurs textes qu'à la capacité à nous convaincre que leurs propos reposent sur le fait qu'ils ont réellement pénétré (ou, si l'on préfère, ont été pénétré par) une autre forme de vie, que, d'une façon ou d'une autre, « ils ont vraiment été là-bas »[98].

Un jugement méthodologique approprié sur cette littérature anthropologique devrait dès lors solliciter des critères autres que la « conception a priori de ce qu'elle doit être pour prendre place au nombre des sciences ». Le principal point à éclaircir devrait concerner la manière dont certains ethnographes arrive à créer cette impression de contact étroit avec les cultures étrangères. Selon Geertz deux chantiers sont alors à fouiller : d'abord, de quelle manière la fonction d'auteur se manifeste-t-elle dans le texte anthropologique, comment une identité se construit-elle à travers une écriture singulière[99] ? Deuxièmement, de quoi l'auteur est-il l'auteur, comment élabore-t-il une façon de présenter – vocabulaire, rhétoriques, méthode d'argumentation – exprimant son identité et pouvant conduire à une adhésion telle que son travail va devenir une référence ?

Wolf Lepenies évoquant la sociologie et son histoire aborde également le problème des conséquences du rejet abrupt de leur caractère de littéralité par les sciences sociales. Le 18^{e} siècle, avec Buffon, prévoyait une cohabitation harmonieuse et fructueuse entre science et littérature et ce n'est qu'un peu plus tard que ce lien fut rompu et que les traditions pouvant être qualifiées de littéraires furent

---

[98] Ibid., p. 12.

[99] Geertz souligne le caractère clandestin de cette présence de l'auteur dans le texte anthropologique ; l'enquête anthropologique « n'est généralement pas présentée comme un problème de narration, à savoir comment raconter une histoire honnête aussi honnêtement que possible, mais comme un problème épistémologique, à savoir comment empêcher les opinions subjectives de déteindre sur les faits objectifs », ibid., p. 17. Ceci a alors pour conséquence déplorable de renvoyer la difficulté de l'enquête anthropologique à la seule dimension du travail de terrain et d'occulter les difficultés nées de la maîtrise du discours ; là encore, Geertz précise, « Ecrire un texte qui puisse être en même temps un sentiment intime et un compte rendu distancié est presque aussi difficile que satisfaire ces deux exigences pendant le travail de terrain », ibid., p. 18.

exclues du canon du savoir reconnu. Mais au 19e siècle des écrivains comme Balzac ou Flaubert présentèrent la littérature comme rivale de la sociologie dans la fonction de guide de la civilisation moderne, dans leur capacité à proposer un guide de vie appropriée aux conditions nouvelles. La sociologie face à cette menace sérieuse ne pouvait que prendre refuge à l'ombre des sciences de la nature qui, après les Lumières privilégiaient une conception froidement rationnelle et désintéressée y compris dans le traitement des problèmes politiques et moraux. Cette conception fut sanctionnée par la Révolution et s'imposa l'idée que certains domaines de la vie étaient manifestement irréductibles aux objets de la nature. Lepenies décrit parfaitement la dévaluation que subit alors l'idée de raison : « on était de moins en moins sûr qu'il faille pratiquer les sciences de l'homme avec une attitude désintéressée et détachée des passions, sacrifier le sentiment à l'intelligence, la religion à la raison ». Ce sont donc les penseurs de la réaction, de Bonald au premier chef, qui s'approprièrent ce domaine de la critique, dénonçant la subordination des sciences de l'homme aux sciences de la nature, l'instrumentalisation des sciences de la nature, interrogeant aussi la pertinence de leurs critères d'évaluation – exactitude, vérité, utilité, solidité – au regard de la réalité de l'homme. Ce que suggère Lepenies c'est que l'appropriation de ce problème par la pensée réactionnaire allait laisser la sociologie devant une alternative très fragile : « Le problème de la sociologie réside dans la contradiction qui consiste à imiter les sciences de la nature sans pouvoir devenir vraiment une science naturelle du monde social. Mais si elle renonce à son orientation scientifique, elle se rapproche dangereusement de la littérature ». En voulant censurer absolument sa part de littéralité, la sociologie se mettait dans l'obligation soit de singer les sciences de la nature, soit, en cas de défaillance, de capituler entièrement et de laisser libre cours à l'irrationnel. Dans tous les cas de figures elle se plaçait dans l'incapacité de traiter ouvertement et rigoureusement certains problèmes, en particulier de choix, valeurs ou finalités, qui sont pourtant au cœur de sa mission de science sociale[100].

[100] Lepenies résume cette situation dans la remarque suivante : « A une sociologie présentée comme une discipline froidement rationnelle, cherchant à saisir par la mesure et le calcul des structures et des lois du mouvement de la société industrielle moderne et ne contribuant de ce fait qu'à aliéner encore plus l'homme de lui-même et du monde qui l'entoure, on oppose une littérature dont l'intuition est plus clairvoyante que les analyses des sociologues. Par sa faculté de s'adresser au cœur, elle doit être placée au dessus des résultats d'une discipline qui se méprend sur son propre compte en suivant le modèle des sciences de la nature … Les attaques portées par la littérature et les écrivains – qui émanent le plus souvent de la réaction contre l'esprit des Lumières – sont victorieuses partout où la pensée sociologique se laisse entraîner par les possibilités de la raison et s'obstine à vouloir imiter les sciences de la nature,

***

Il ne serait pas sérieux que, pour des motifs plus ou moins avouables, le public des économistes français tourne entièrement le dos au travail de McCloskey et se contente de la dénigrer. Il est évident que le « féminisme libertarien » de l'auteur n'a pas spécialement été perçu, ici plus qu'ailleurs, comme une franche invitation à un voyage organisé vers les contrées de la rhétorique économique. Mais demeurent plusieurs enseignements majeurs annoncés dès l'article de 1983 et que désormais vingt ans de recherches, débats, controverses ont renouvelé et actualisé.

En histoire de la pensée économique il faut souligner toutes les virtualités d'un recours aux différentes approches de la critique littéraire. L'étude outillée de la triade auteur-texte-contexte peut en économie offrir des perspectives originales. Concernant les emprunts aux littéraires qui seraient envisageables mentionnons au titre de simple exemple les méthodes de « l'Ecole de Genève » : c'est on le sait en systématisant les intuitions de la philosophie nocturne de Bachelard que Jean Starobinski a présenté une lecture heuristique neuve des œuvres de Montesquieu et de Rousseau ; mais d'autre options de lecture seraient possibles encore. En bref une telle démarche pourrait s'inscrire dans le programme vaste d'une histoire intellectuelle de l'économie politique[101].

L'autre enseignement de l'offensive rhétorique nous amène sur le terrain de la méthodologie. Selon McCloskey les économistes sont ici en retard ; plutôt que de se crisper sur des références largement dépassées et revendiquer un certain provincialisme ils devraient se mettre à l'écoute des nouvelles orientations qui en philosophie des sciences ont renversé les notions traditionnelles de réalité, de vérité, de langage ; si, en outre, explique-t-elle ces références contemporaines – Putnam, Cavell, Rorty, Dummett et d'autres encore - sont si

---

chaque fois qu'elle élève la prétention de supplanter la métaphysique et la religion, la foi et le cœur. Les sentiments sont chassés des sciences sociales et des autres disciplines au nom d'une raison arrogante qui ne se contente pas d'être un moyen mais prétend être à elle seule une vision du monde et une religion. Or, elle préjuge ainsi d'elle-même et promet plus qu'elle ne peut tenir, et si, commençant à douter d'elle-même, elle n'arrive pourtant pas à se guérir, le sentiment retrouve ses droits et aboutit à un culte de l'irrationnel qui peut s'exprimer dans les idéologies totalitaires », ibid., 13.

[101] JC. Perrot, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique*, Paris éditions de l'EHESS, 1992.

importantes pour l'économiste c'est qu'elles ont ruiné les dichotomies anciennes sur lesquelles venaient buter la réflexion ; faits/valeurs, sciences/humanités, objectifs/subjectifs, etc. Ne pas comprendre cette évolution conduirait l'économie, science originellement ancillaire, à continuer à méconnaître la nécessité de substituer la solidarité à l'objectivité, ou l'espoir au savoir.

IV. Bibliographie*

- **Ouvrages individuels**

Histoire économique:

Economic Maturity and Entrepreneurial Decline: British Iron and Steel, 1870-1913. Harvard Economic Studies. Harvard University Press, 1973. (David A. Wells Prize.)
Enterprise and Trade in Victorian Britain: Essays in Historical Economics. Allen and Unwin, 1981 (2e édition, 1993).
Econometric History, British Economic History Society. Macmillan U.K., 1987.

Critique économique et historique

The Applied Theory of Price. Macmillan, 1982 (2e edition 1985).
The Writing of Economics. NY: Macmillan, 1986 (2e edition, 1999)
The Rhetoric of Economics. Madison: University of Wisconsin Press, 1985 (2e edition, 1998).
If You're So Smart: The Narrative of Economic Expertise. University of Chicago Press, 1990.
Knowledge and Persuasion in Economics. Cambridge University Press 1994.
The Vices of Economists; The Virtues of the Bourgeoisie. University of Amsterdam Press and University of Michigan Press, 1997.
How to Be Human *Though an Economist*. University of Michigan Press, 2000.

* Nous nous limitons ici aux ouvrages et recueils. Une bibliographie complète est présentée dans DN. McCloskey, *Measurement and Meaning in Economics*, ouv., cit., pp. 350-364.

Measurement and Meaning in Economics, Edward Elgard, 2001.

Autre

°

Crossing: A Memoir, University of Chicago Press, 1999.

Edition et direction d'ouvrages :

Histoire économique

Essays on a Mature Economy: Britain after 1840. Methuen, 1971; and Princeton University Press, 1971.
[with Roderick Floud] *The Economic History of Britain, 1700-Present*. 2 vols. Cambridge University Press, 1981; second revised edition (3 vols.) 1994.
[with George Hersh, Jr.] *A Bibliography of Historical Economics to 1980*. Cambridge University Press, 1990.
Second Thoughts: Myths and Morals of U.S. Economic History. Oxford University Press, 1992. Paperback 1994.

Rhétorique de l'enquête

[with John Nelson and Allan Megill] *The Rhetoric of the Human Sciences: Language and Argument in Scholarship and Public Affairs*. University of Wisconsin Press, 1987.
[with Arjo Klamer and Robert Solow] *The Consequences of Economic Rhetoric*. Cambridge University Press, 1988.

Principaux articles

Histoire économique

"Productivity Change in British Pig Iron, 1870-1939", *Quaterly Journal of Economics*, vol. 82, 1968, pp. 281-296.
"Did Victorian Britain Fail?", *Economic History Review*, vol. 23, 1970, pp. 446-449.

"Britain's Loss from Foreign Industrialization: A Provisional Estimate", *Explorations in Economic History*, vol. 8, 1970, pp. 141-152.
[Avec LG. Sandberg], "From Damnation to Redemption: Judgments on the Late Victorian Entrepreneur", *Explorations in Economic History*, vol. 9, 1971, pp. 89-108.
"The Enclosure of Open Fields: Preface to a Study of Its Impact on the Efficiency of English Agriculture in the Eighteenth Century", *Journal of Economic History*, vol. 32, 1972, pp. 15-35.
"New Perspectives on the Old Poor Law", *Explorations in Economic History*, vol. 10, 1973, pp. 419-436.
"English Open Fields as Behavior Towards Risk", *Research in Economic History*, vol. 1, 1976, pp. 124-170.
"Does the Past Have Useful Economics?", *Journal of Economic Literature*, vol. 14, 1976, pp. 434-461.
"The Achievements of the Cliometric School", *Journal of Economic History*, vol. 38, 1978, pp. 13-28.
"Magnanimous Albion: Free Trade and British National Income, 1841-1881", *Explorations in Economic History*, vol. 17, 1980, pp. 303-320.
[Avec J. Nash], "Corn at Interest: The Extent and Cost of Grain Storage in Medieval England", *American Economic Review*, vol. 74, 1984, pp. 174-187.
"The Prudent Peasant: New Findings on Open Fields", *Journal of Economic History*, vol. 51, 1991, pp. 343-355.

Critique économique et historique

« The Rhetoric of Economics », *Journal of Economic Literature*, vol. 31, 1983, pp. 482-517.
"The Literary Character of Economics", *Daedalus*, 1984, pp. 97-119.
"The Rhetoric of Economic Development: Rethinking Development Economics", *Cato Journal*, vol. 7, 1987, pp. 249-254.
"The Limits of Expertise: If You're So Smart, Why Ain't You Rich?", *The American Scholar*, vol. 57, 1988, pp. 393-406.
"The Rhetoric of Law and Economics", *Michigan Law Review*, vol. 86, 1988, pp. 752-767.
"Why I Am No Longer a Positivist", *Review of Social Economy*, vol. 47, 1989, pp. 225-238.
[Avec A. Klamer], "The Rhetoric of Disagreement", *Rethinking Marxism*, vol. 2, 1989, pp. 140-161.
"Mere Style in Economics, 1920 to the Present", *Economic Notes*, vol. 20, 1991, pp. 135-148.

[avec J. Siegfired, R. Bartlett, W. Lee Hansen, A. Kelley et T? Tietenberg], "The Economics Major: Can and Should We Do Better than a B-?", *American Economic Review*, vol. 81, 1991, pp. 20-25.
"Economic Science: A Search Through the Hyperspace of Assumptions?", *Methodus*, vol. 3, 1991, pp. 6-16.
"The Art of Forecasting, Ancient to Modern Times", *Cato Journal*, vol. 12, 1992, pp. 23-43.
[Avec A. Klamer] "One Quarter of GDP is Persuasion", *The American Economic Review*, vol. 85, 1995, pp. 191-195.
"How Economists Persuade", *Journal of Economic Methodology*, vol. 1, 1994, pp. 15-32.
"Bourgeois Virtue", *American Scholar*, vol. 63, 1994, pp. 177-191.
[Avec S. Ziliak], "The Standard Error of Regression", *Journal of Economic Literature*, 1996, pp. 97-114.